

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N° 238. Vol. X. — SAMEDI 5 FÉVRIER 1848.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'Étranger, — 40 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. *S. M. Christian VIII, roi de Danemark.* — Souvenirs de Brédas les-Bains (Savoie). — Courrière de Paris. *Aspect de la Seine le 28 janvier 1848.* — *Trophées du Sanderbund.* — Une Gravure. — *Cronique musicale.* Deux Gravures. — *Études sur le journalisme.* — Exposition des ouvrages de peinture au profit de la caisse de secours de la Société des artistes. *Une Caravane en Syrie; Guide de l'armée d'Italie; Portraits de madame Guyard-Vincent; un Moulin à vent; Cosovar andalous; la Récurse; Paris recevant Hélène conduite par Venus.* — *Le Misogyne.* Conte, par M. Albert Aubert. Seconde partie. (Suite). — *Esquisse d'une Histoire de la mode depuis un siècle.* Quatrième article. *Huit Gravures.* — *Bibliothéographique.* — *Annuaire.* — *Agacem à double corps.* — *Une Gravure.* — *Principales publications de la semaine.* — Rébos.

Histoire de la Semaine.

La discussion de l'adresse a rempli cette semaine, comme elle avait absorbé la dernière et une partie de la précédente. Jamais la Chambre, ou plutôt le public n'a prêté plus d'attention à la politique étrangère; c'est que jamais aussi événements plus graves ne se succéderont plus rapidement; c'est que jamais enfin la France, isolée depuis les mariages espagnols, n'aurait eu plus besoin, pour faire respecter ses principes et les droits de l'humanité, d'un gouvernement ferme et habile.

ABD-EL-KADER. — On écrit de Toulon : « Depuis son arrivée au fort Lamalgue, M. le colonel Daumas a de fréquentes et longues conférences avec Abd-el-Kader. On ne sait pas encore quel est le résultat de ces entretiens. La nouvelle de sa soumission a produit une heureuse impression sur l'esprit des Arabes détenus à l'île Sainte-Marguerite, où l'on ne compte pas moins de soixante à quatre-vingts chefs et personnages importants. Tous ont vu dans la reddition de leur ancien ennemi la fin de leurs misères, et ils ont demandé que le colonel Daumas leur fit une visite. Ils se proposent de lui remettre leur soumission et de demander à entrer au service de la France. On dit que le colonel Daumas a jugé opportun de ne pas se rendre tout de suite à cet appel, pour ne pas interrompre ses conférences avec l'émir. »

« Le 22 janvier, ces prisonniers ont célébré par une fête l'arrivée en France d'Abd-el-Kader. On dit qu'ils ont tué ce jour-là cinq moutons, qu'ils ont consommé une grande quantité de couscous, et qu'ils se sont livrés à une joie inaccoutumée pour fêter un événement qui peut amener leur délivrance. »

ALGÉRIE. — On lit dans l'*Akhbar* :

« Un événement déplorable, qui rappelle sur une moindre échelle le désastre du Bou-Taleb, vient d'avoir lieu entre Tablat et Sak-Hanoudi, sur la route d'Alger à Aumale. Un convoi du train, parti d'Aumale le 8 janvier dernier, a été assailli le 11 de ce mois par une violente tempête de neige sur les hauteurs qui précèdent Sak-Hanoudi. Au tournant de cette périlleuse route en corniche, les mulets, même chargés, ont été précipités dans de profonds ravins. Le froid était devenu si intense, qu'en moins d'un quart d'heure quatorze hommes sur quarante-quatre ont succombé à cette tempête rigoureuse. Ceux qui avaient pu s'échapper à cet horrible désastre se sont réfugiés dans la dachera de Tiffas. »

« Au même temps que le convoi parti d'Aumale éprouvait ce désastre, un autre convoi venu d'Alger perdait deux hommes entre Ouled-el-Had-el-Tablat. »

« Nous apprenons que Si-Mali-ed-Din, aussitôt qu'il a été informé de ce désastre, a pris des mesures pour que des secours fussent portés à ces malheureux. Le 17 janvier, une douzaine des hommes du convoi sont arrivés à Alger. »

ANGLETERRE. — On a reçu des nouvelles du cap de Bonne-

Espérance jusqu'à la date du 26 novembre. Cinq officiers anglais, tombés dans les mains des Cafres, ont été horriblement mutilés par ces sauvages et égorgés ensuite. Ils avaient imprudemment quitté le camp au quartier général, sur le Konga. Chacun n'avait qu'un fusil à deux coups. Ils voulaient, du haut d'une montagne, contempler le pays à quelques milles de distance. Leurs amis, ne les ayant pas vus revenir le soir, allèrent les chercher. Au point du jour, ils trouvèrent leurs

étaient noircis. L'un d'eux était resté en faction à la porte, pendant que les deux autres pénétraient dans l'intérieur. Ces malfaiteurs commencèrent par décharger un fusil qui s'y trouvait, puis ils ordonnèrent au domestique et à un jeune fils du fermier de se coucher ventre à terre. Ils visitèrent ensuite toute la maison, s'emparèrent de deux paires de pistolets, d'une corne à poudre et d'un petit sac de plomb, et ouvrirent toutes les armoires et tous les tiroirs.

Au retour de la famille, la police, prévenue, se mit aussitôt à la poursuite des malfaiteurs, et, après quatre heures de recherches, elle réussit à les arrêter tous les trois. L'un d'eux est un ancien domestique de la ferme. Le même jour (dimanche dernier), quatre hommes armés, la figure noircie, traversèrent la paroisse de Clonogh, et se présentèrent successivement chez plusieurs fermiers, où ils demandèrent avec menaces des contributions pour la défense des prisonniers. Ils obtinrent ainsi de trois fermiers une contribution d'une gaminée par tête, et l'on croit qu'ils ont eu le même succès auprès de beaucoup d'autres, qui n'ont pas osé avouer qu'ils s'étaient laissés intimider par les bandits.

ESPAGNE. — Les ovations dont le général Espartero était l'objet n'ont pas tardé à exciter le déplaisir du gouvernement de Madrid, et, par suite, à rendre le séjour de cette capitale désagréable au duc de la Victoire. Il a donc demandé ses passe-ports pour se rendre à Logroño; le gouvernement

s'est empressé de les lui donner, et le général, encore retenu à Madrid par une légère indisposition, est à la veille d'aller dans sa nouvelle résidence mener une vie tout à fait retirée.

ROYAUME DES DEUX-SICILES. — Après un bombardement de quarante-huit heures et les mesures sanglantes à l'air desquelques on s'était flatté de réduire les Siciliens, l'impossibilité de ce résultat ayant été reconnue, le roi Ferdinand s'est déterminé à faire des concessions, mais tardives et incomplètes.

Ces concessions ont été rejetées par la population de Palerme. Elle persiste à demander la constitution de 1812 et la



S. M. Christian VIII, roi de Danemark, mort le 20 janvier 1848.

corps horriblement mutilés. Deux Cafres étaient étendus sur la terre à quelque distance.

IRLANDE. — Les exemples terribles faits dernièrement par la commission spéciale en Irlande ne paraissent pas encore avoir produit d'amélioration essentielle dans le pays. Les journaux de Limerick nous apprennent que dimanche dernier, en plein jour, entre midi et une heure, et pendant que les juges étaient encore dans la ville, un attentat audacieux a été commis à Killogan, à une lieue de Limerick. Pendant que la famille d'un fermier respectable était à la messe, sa maison a été attaquée par trois hommes armés, dont les visages

convocation immédiate du parlement. Nous ne savons pas quelle a pu être la résolution du gouvernement napolitain; mais les lettres reçues font craindre que, si l'on ne se hâte pas de donner prompt et entière satisfaction à l'opinion publique, des événements graves ne viennent compliquer une situation déjà fort difficile.

Les rapports varient sur le nombre des morts et des blessés; on parle de deux cents hommes tués du côté des troupes, tandis que cinquante ou soixante insurgés seulement auraient péri. Les dernières lettres de Palerme sont du 21 janvier. Ce jour-là, les insurgés avaient attaqué avec acharnement un couvent appelé le Noviziato, que défendaient les troupes, et qui s'était situé près du palais. Au départ du courrier il n'y avait pas de résultat. Une frégate anglaise était arrivée ce jour-là devant Palerme, et on attendait d'un instant à l'autre la corvette à vapeur le *Tonnerre*, de notre marine royale, qui, par ordre de l'ambassadeur de France à Rome, avait été dirigée sur ce point.

À Naples, depuis la publication des premières ordonnances, la situation, à ce qu'on écrit, s'est aggravée. Reçues d'abord avec froideur par la population napolitaine, ces ordonnances ont perdu toute leur valeur aux yeux du public, depuis que le refus des Siciliens a été connu. D'après les nouvelles reçues, une grande anxiété régnait dans la capitale, et, comme les rapports des provinces étaient fort inquiétants, on craignait toujours de voir arriver à Naples des bandes de paysans insurgés. Tous les hommes éclairés et considérables paraissent s'être réunis pour demander au roi de faire à son peuple les concessions les plus larges. Parmi ceux qui travaillent le plus à épargner par ce moyen au pays les horreurs d'une guerre civile, on cite particulièrement le marquis de Pietracella, président du conseil des ministres, et le duc de Serra-Capriola.

ROYAUME LOMBARDO-VÉNITIEN. — La *Patria* insère une lettre de Come, du 26, qui annonce qu'à Milan tous les clubs, même ceux de bienfaisance, sont fermés; l'autorité veut supprimer tout prétexte de réunion. La population continue à s'abstenir de laque; la régie a subi en quinze jours une diminution de 365,000 cigares.

Les officiers de la garnison ne sortent plus qu'en uniforme et par groupes de quatre ou cinq. On apprend que des troupes arrivent sans cesse de l'Allemagne, et on répand le bruit que ces démonstrations militaires seront accompagnées de mesures rigoureuses contre le parti libéral.

ÉTATS PONTIFICAUX. — Nous avons à enregistrer, à Rome, un progrès qui mérite d'être remarqué. Le poste de ministre de la guerre vient d'être scolarisé; il est confié au prince Gabrielli, qui a servi avec distinction dans l'armée française.

TOSCANE ET PIÉMONT. — Le roi de Piémont et le grand-duc de Toscane ont convoqué pour le mois de mars une consulte à l'instar de celle que Pie IX a établie.

DANEMARK. — Le roi Christian VIII est mort le 20 janvier, dans la soirée, à dix heures un quart. — Il était né le 18 septembre 1786 et était par conséquent âgé de soixante-deux ans. Il était monté sur le trône de Danemark le 5 décembre 1859; il succédait à son cousin le roi Frédéric VI.

Il avait épousé en premières noces la princesse Charlotte-Frédérique de Mecklenbourg-Schwerin, et en secondes noces la princesse Caroline-Amélie, fille du duc de Schleswig-Holstein. De son premier mariage seulement il a eu un fils, le prince Frédéric-Charles Christian, né le 6 octobre 1808, et qui lui succède aujourd'hui sous le nom de Frédéric VII.

Deux heures avant sa mort, le roi Christian avait encore sa complète connaissance. Il avait en dans la journée deux entretiens avec son fils, et il lui a laissé, tracées de sa main, des instructions pleines de sagesse.

Le prince Frédéric s'est rendu, à sept heures du soir, dans son château de Christiansbourg, l'étiquette ne permettant pas à un successeur du trône de traverser la ville avant sa proclamation.

A minuit, le nouveau roi a signé dans le conseil des ministres la proclamation destinée à faire connaître son avènement au trône. Dans cette proclamation, Frédéric VII annonce qu'il continuera l'œuvre de son père, et qu'il inaugurerait son règne en donnant au pays de nouvelles institutions, qui déjà depuis une année étaient préparées par la sollicitude du roi son père.

Le 21, à neuf heures du matin, les portes du grand balcon du palais de Christiansbourg ont été ouvertes, et aussitôt les princes de la famille royale, les ministres d'Etat et les hauts dignitaires du royaume ont paru sur le balcon; puis le ministre de la justice, M. de Stemann, s'est approché de la balustrade du balcon, et a dit trois fois, à haute voix:

Le roi Christian VIII est mort, vive le roi Frédéric VII!

Ce cri a été répété chaque fois par les hérauts, et chaque fois la musique de la garde du corps y a répondu par une fanfare.

De neuf heures à midi, toutes les portes de Copenhague, selon l'antique usage, sont restées fermées. Les clés de la ville et celles de la citadelle ont été portées au château.

Les troupes de la garnison et la garde nationale se sont rassemblées à une heure de l'après-midi dans leurs lieux de réunion, et ont prêté le serment de fidélité au nouveau roi entre les mains de S. A. R. le prince Ferdinand, général en chef de l'armée, et de S. A. R. le prince Guillaume, gouverneur général de Copenhague.

Les étudiants ont voulu faire une démarche avant l'arrivée du nouveau roi. Plusieurs d'entre eux ont chanté un air national norvégien, et après la prestation du serment on a crié vive la Constitution! et vive Frédéric VII! Après le départ du roi, quelques individus ont entonné le premier couplet de la *Marschalla*.

Le bruit courait qu'une démarche devait avoir lieu le soir 21 pour obtenir le régime représentatif. On parlait d'une députation composée de députés de Copenhague aux États, des membres de la bourgeoisie et des étudiants, qui devait se présenter au roi pour exprimer un vœu en faveur d'une constitution.

L'intervention de la police a réussi à faire dissiper les rassemblements, et la tranquillité publique n'a point été un instant troublée.

Tous les ministres ont été confirmés dans leur poste. Seulement le comte de Molthe, de la famille du ministre de Danemark à Paris, a été nommé membre du conseil d'Etat, et a siégé le 21 au premier conseil tenu par le roi.

Le prince Ferdinand, frère du feu roi, est âgé de cinquante-cinq ans; il a épousé la fille aînée du roi Frédéric VI, et n'a pas d'enfants; il se trouvera héritier présomptif du trône. Après lui, si le roi actuel ne se remarie pas ou n'a pas d'enfants, la couronne passerait au prince Frédéric, fils aîné de la landgrave de Hesse, sœur aînée du roi. C'est ce prince qui avait épousé la grande-duchesse, fille de l'empereur Nicolas morte en couches il y a trois ans.

Son avènement amènerait la solution forcée de la question de la séparation du Holstein de la couronne de Danemark, question soulevée à la fin de 1846 par un rescrit du roi Christian VIII, et qui a tant agité les esprits dans les duchés et en Allemagne.

STOCKHOLM. — On écrit de Stockholm (Suède), le 18 janvier: « Notre gouvernement vient d'adopter un nouveau tarif du port des lettres, par lequel l'ancienne taxe, tant des correspondances que des journaux et autres imprimés, se trouve réduite très-considérablement. »

INDE HOLLANDAISE. — On écrit d'Amsterdam (Hollande), le 26 janvier:

« Nous venons de recevoir des nouvelles de Batavia (Java) du 20 novembre dernier. Le 16 du même mois et les deux jours suivants, on avait ressenti, tant à Batavia que dans les régences de Chérbon, de Bojompak, de Kaddoo, de Samarang et de Rambang, des secousses de tremblements de terre si fortes, qu'elles rappelaient celles de 1854.

« À Batavia même, les tours des églises ont été fortement ébranlées; celle de l'Hôtel-de-Ville a pris une inclination remarquable à gauche, et la croix en fonte qui la surmontait a été renversée.

« Dans la ville de Chérbon, tous les bâtiments, excepté les magasins proprement dits, dont les murs sont d'une épaisseur extrême, avaient été entamés au point qu'ils menaçaient ruine, et que les habitants s'étaient réfugiés dans les plaines des environs de la ville.

« À Padjanger, l'hôtel du gouverneur s'est écroulé, et tout ce qu'il renfermait a été brisé. Quarante maisons du quartier chinois ont en même sort, et dix-sept de leurs habitants ont été écrasés sous les décombres.

« Un grand nombre de fabriques de sucre et d'indigo, qui se trouvaient en rase campagne, ont été détruites.

« À Batavia, on recevait de tous les points des nouvelles de désastres, et la plus grande inquiétude régnait dans cette capitale.

SINISTRES MARITIMES. — Un nouveau désastre vient de frapper notre marine: « Le *Cuvier* a brûlé et coulé bas, le 25, à Porto-di-Campos, près Palma. L'équipage a été sauvé. » Ainsi s'exprime, dans un langage concis, la dépêche télégraphique qui annonce au gouvernement cette triste nouvelle. La perte du *Cuvier* sera vivement sentie de notre marine, qui a fait l'année dernière des pertes si nombreuses.

« On écrit de La Rochelle qu'un trois-mâts anglais s'est perdu dans la nuit du 17 au 18 janvier, vers onze heures du soir, sur la pointe de la Couëre, côté des Mathes, entre Royan et la Tremblade. Des dix-sept hommes dont se composait son équipage, trois seulement ont pu gagner la terre. Ce navire est l'*Italien*, de 410 tonneaux, venant de Londres et se rendant à Bordeaux avec un chargement de charbon de terre. Les trois hommes qui sont parvenus seuls à se sauver, et parmi lesquels se trouve le capitaine, le sieur John Kieck, ont été recueillis par le poste des douanes. Le bâtiment et la cargaison sont entièrement perdus.

NÉCROLOGIE. — M. le baron Massias, ancien résident, consul général à Dantzig, vient de terminer, le 22 de ce mois, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, une longue et honorable carrière. Plus de quarante années de services publics et de fonctions parfois très-difficiles ne l'ont pas empêché de se distinguer encore par de nombreuses œuvres littéraires et philosophiques.

— M. Garnot, député de Saint-Domingue à la convention nationale, ancien administrateur général de la loterie, est mort dans sa quatre-vingt-dixième année.

— M. Dieudonné, ancien député de la Meurthe, homme aussi considéré que digne de l'être, vient de mourir à l'âge de soixante-quatorze ans. — C'est dans un âge bien moins avancé, c'est à vingt-neuf ans que vient d'être enlevé à sa famille désolée, à ses nombreux amis, à la science historique, un bon et intelligent jeune homme, Émile Beltrémieux, auteur, avec le savant M. Henri Martin, de l'*Histoire de France* faisant partie des *CENT TRAITÉS*, publiés sous le titre d'*Instruction pour le peuple*.

Souvenirs de Brides-les-Bains

(SAVOIE).

Les lecteurs de l'*Illustration* se souviennent peut-être d'avoir lu le compte rendu d'un livre intitulé: *Mémoires d'un enfant de la Savoie*. Peut-être aussi quelques-uns auront-ils été tentés de lire ces mémoires d'un pauvre enfant du peuple, doué des plus nobles facultés du cœur et de l'esprit, Claude Genoux (c'est le nom de l'auteur) nous adresse un chapitre oublié de ses souvenirs, qu'on lira avec intérêt, et qui inspirera, nous n'en doutons pas, le désir de connaître la vie entière de l'auteur (1).

« Sur cent jeunes gens décollés des universités, et qui achè-

(1) Voir le bulletin bibliographique de l'*Illustration*, t. vi, p. 502; t. viii, 518.

vent leurs études par un voyage en Suisse, quatre-vingt-dix-neuf suivent à la lettre un invariable itinéraire. Éternels moutons de Panurge, ils vont partout où sont allés leurs amis, leurs parents; c'est un pèlerinage obligatoire dans la famille. Qu'ont-ils observé? qu'ont-ils vu? Des cicérons, des albergestis, des mendians, c'est-à-dire tout le peuple officiel des grandes routes, peuple de martins-pêcheurs qui ne pêchent que dans la bourse des voyageurs, sa seule providence. En voyage, pourtant, l'excentricité a-t-elle ses avantages: une grande route me fait l'effet d'un salon où l'on se sent tranquille que de biens communs. Ce ne sont que conversations oiseuses; rien ne surprend, rien n'intéresse, parce qu'on s'attend à mieux; parce que l'impreux est partout plus rare qu'il ne le paraît; parce qu'on est convaincu d'admirer. Vous-avez-vous, de retour d'une course au jardin du Mont-Blanc, vu une nature tout aussi alpestre que celle de la vallée de Chamouny, et vierge encore des pas d'un touriste banal? Demandez, à Sar-lanches, le chemin de Brides-les-Bains, par le plateau de Beaufort, ou bien celui de la vallée de l'Isère; passez à droite, passez à gauche, n'importe; à pied, le sac sur le dos, vous arrivez probablement sur un chemin étroit, bordé de haies d'ambrières, et dont la brise n'aura pas saupoudré la verdure d'une poussière calcaire. Après quelques heures de marche, vous débouchez en vert d'un joli hameau, perdu dans un massif de pins ou de châtaigniers. Là, un hôte simple et jovial sera tout aussi heureux de vous donner une hospitalité désintéressée, que vous le serez vous-mêmes de pouvoir vous montrer généreux; là, vous trouverez des mœurs nouvelles à force d'être vieilles. Ceci n'est pas un paradoxe: l'âge d'or existe encore sur la terre pour la moitié de ses habitants.

« Brides-les-Bains ne compte pas plus de trente années d'existence. Ce pays, qui, dans ce laps de temps, a vu s'élever une maison de bains d'une architecture sévère, une église, un pont de pierre et de beaux hôtels, n'était, en 1818, qu'un hameau de quatre maisons, chalets isolés les uns des autres et dépendant d'un village éloigné. Or, en 1818, l'une de ces quatre maisons était habitée par un aveugle déjà grisouant et qu'on nommait Zacharie: métierier de son état, il faisait chaque dimanche danser les montagnards des villages voisins. Certes, à sa franche gaieté, à ses lazzi pleins de sel, nul n'aurait soupçonné, s'il ne l'avait vu par lui-même, que cet homme était privé du sens le plus précieux. Donc, un soir du mois de mai de cette même année 1818, par une pluie torrentielle, un pauvre enfant, à peine âgé de six ans, vint frapper à la porte de Zacharie. Couvert de haillons et les pieds nus, il fut reçu par l'aveugle et sa femme avec des transports de joie; car ces braves gens n'avaient point d'enfant: c'était un fils que la Providence leur envoyait. Questions avec sollicitude, il répondit simplement. Parti de Saint-Sigismond, près de l'hôpital, il allait, lui, douzième enfant d'une mère veuve et pauvre, rejoindre un oncle qui faisait un petit commerce dans la montagne. Frappé depuis longtemps de l'idée d'un départ prochain et déjà aventureux, il était parti seul et sans en avertir ses parents; aussi ne s'étonnera-t-on pas, en regard à ses petites jambes, qu'il ait mis cinq jours pour franchir les cinq lieues qui séparent Brides-les-Bains de Saint-Sigismond. Partout bien accueilli sur la route qu'il venait de parcourir, et partout recevant une hospitalité qu'il n'avait même pas la peine d'implorer, tant son jeune âge inspirait d'intérêt, ce fut par habitude qu'avec une désolante sans gêne il s'assit au foyer de ses hôtes. Bref, cette manière d'agir ne déplaît point au jovial métierier. Le surleudemain, du consentement de son oncle qu'on avait consulté, l'enfant, qui se nommait Claude, remplaçait dans l'emploi de guide le vieillard de l'aveugle.

« Cet oncle, pourquoi ne pas le dire de suite, se petit Claude, c'était moi. Or, mes souvenirs d'un âge si tendre n'ont rien perdu de leur vivacité: ce n'est pas sans un vrai bonheur qu'aujourd'hui je pense à ce temps où, insouciant, je prenais ma part de la joie que le vieux métierier allait porter dans les hameaux de la montagne. Brides, alors, ne se nommait pas Brides-les-Bains, c'était Brides tout simplement, et voici comment se découvrirent ses eaux devenues célèbres déjà et qui guérissent tant de rhumatismes.

« Quinze jours s'étaient écoulés depuis que je remplissais mes fonctions de guide. Satisfait de mon service, Zacharie, afin de m'encourager, m'avait acheté un petit violon, ainsi qu'une paire de souliers neufs, les premiers dont mes pieds fussent chaussés. Un matin, à la pointe du jour, comme nous revenions d'une noce qui avait eu lieu à Bozel, commune des environs, suivant un petit sentier qui longeait la rive droite du Doron, je vis un jeune oiseau qui sortait du nid pour la première fois, et qui essayait ses ailes, venir se poser à quelques pas de moi. — Un oiseau! dis-je; et lâchant le bras de l'aveugle, je courus après l'oiseau pour m'en emparer. Mais lui ne m'attendit pas; il vola sur un buisson: quand j'arrivai au buisson, il était déjà dans un taillis. Je l'y poursuivis sans plus de succès: dix fois je crus que j'allais le saisir, dix fois il m'échappa. Enfin cette course dura une heure, une heure entière, pendant laquelle Zacharie blasphémait en m'appelant à grands cris. Quand, fatigué de courir, je revins sans l'oiseau, me remettre entre les mains de l'aveugle, celui-ci me donna une correction; mais une correction telle, que je m'en souviens. Là ne se borna pas ma punition: il m'écrasa mes beaux souliers neufs des pieds, et me les suspendit au cou par les cordons.

« — Tu ne vas pas mon vieux chien! pourquoi serais-tu mieux chassé? En route, dit-il. »

« Le temps était beau, un peu froid; nous marchions vite. La gelée blanche que le soleil n'avait pas encore fondue dans la plaine me glaçait les pieds. Arrivés sur l'espace de terrain où depuis l'on a bâti les bains, mes pieds, si froids, ressentirent, en se posant sur une crevasse de la terre, une chaleur qui m'étonna. Quelques pas plus loin, forcé de remettre les pieds dans une nappe d'eau, je la trouvai si chaude, si chaude, qu'elle me fit jeter un cri.

« — Qu'as-tu? qu'as-tu? me demanda Zacharie. Qu'est-ce donc?

qu'il se soit accompli sur la Seine (l'opération autorisée peut-être ce détestable calambour). Sur les quais, au débouché des ponts, les passants et autres badauds s'arrêtaient avec

complaisance, non pas cette fois pour regarder couler l'eau, mais pour contempler le tableau que vous allez revoir dans la présente vignette. La Seine devenue la Néva, couverte d'une

neige cristallisée, offrait une surface brillante, solide ici, fondante là-bas, et que d'intrépides gamins traversaient dans son étendue. Pendant trois jours les Parisiens ont pu jouer d'un



Aspect de la Seine le 28 janvier 1848.

point de vue hyperboréen et goûter en perspective les joies du Samojède et de l'Esquimaux; mais l'heure de la débâcle a sonné, le fleuve a repris son cours, et nos citadins ont recon-

mené la grande bataille qu'ils livrent à la pluie et au mauvais temps tout le long de l'hiver. N'est-ce pas l'époque des plus grandes eaux pour eux, et la belle saison des neiges qui

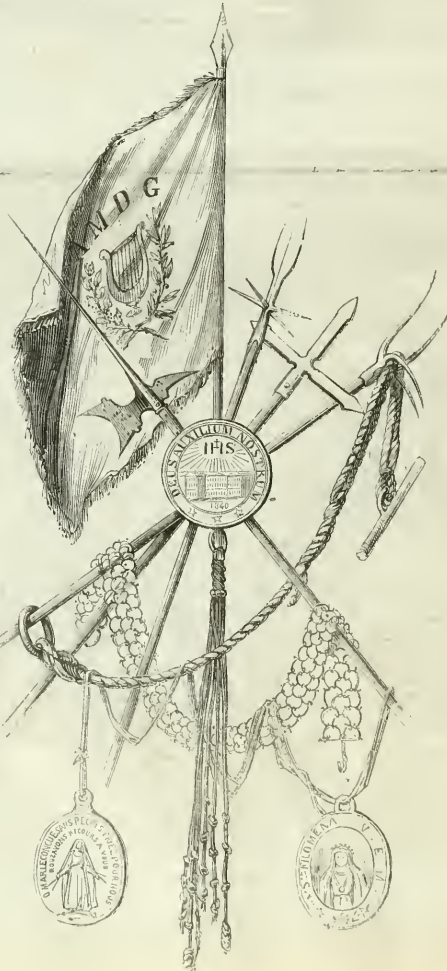
fondent, des glaçons qui tiennent bon, des conduits d'eau qui crèvent, des maisons qui pleurent, des pécions qui barbotent et des cheminées qui fument ?

Trophées du Sonderbund.

On se souvient peut-être encore aujourd'hui, quoiqu'il y ait de cela deux mois, que M. de Maillardoz, officier distingué, chargé par les cantons dissidents de défendre Fribourg, éprouva, comme il l'a déclaré depuis, des enchevements de la part des meneurs du landsturm. « Vos préparatifs, vos dispositions militaires et stratégiques, lui disait-on, ne serviront de rien. Laissez faire: il y aura un miracle. » Le miracle n'est pas venu. Il paraît pourtant que tout avait été préparé pour le provoquer et le recevoir. Chaque soldat portait une petite médaille miraculeuse, accompagnée d'un petit papier dont nous avons reçu un exemplaire. Ce papier rappelle l'inscription qui se trouve autour de l'effigie: *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* Et plus bas, sous forme d'avertissement: « Quoique, portant une médaille miraculeuse, écrite avec piété cette invocation, se trouve placé sous la protection spéciale de la Mère de Dieu: c'est une promesse de Marie Elle-même. » — Ces braves, persuadés que deux médailles valent mieux qu'une seule médaille, portaient aussi celle de Sainte Philomène, dont notre dessin donne la figure, ainsi que la forme d'une petite monnaie, dont nous parlerons tout à l'heure.

Tantefois les meneurs du landsturm ne se bornaient pas à ce menu commerce de cuivre et de petits carrés de papier. On nous adresse de Fribourg, avec les dessins dont nous avons composé la panoplie ci-jointe, quelques détails qui complètent cette curieuse exhibition. Nos lecteurs ne verront pas sans intérêt ces débris d'un autre âge devenus aujourd'hui les monuments de triomphe des idées nouvelles.

Ces pertuisances, ces haches à crochet, ces vieilles piques, qui remontent pour la plupart à la bataille de Morat, étaient les armes du landsturm. On dirait le moyen âge ressuscité avec toutes ses ferrailles pour faire sa dernière apparition à Fribourg et à Lucerne. Il n'y a parmi ces débris de la renaissance: c'est une giberne sur laquelle se trouve une grue avec cette inscription: *Régiment de Gruyère.* Or, cette giberne rappelle un fait historique curieux. En 1345, régnait à Lucerne un certain Michel, assez semblable à nos rois d'Yvetot, qui se qualifiait de comte et de prince. Ce personnage, mal meublé d'argent, selon ses expressions, fit un emprunt pour aller à la cour de France, où il reçut commission de François 1^{er} de lever un régiment. Il parvint, en engageant tout son comté de Gruyère, à mettre sur pied deux mille hommes. Mais il paraît qu'il les avait pris au rabais, car à la fameuse bataille de Cérizoles, à peine en ligne, ils tournèrent le dos. Ce qui n'empêcha pas le comte Michel de réclamer à François 1^{er} et à son successeur le prix de leur équipement et leur soldo. Comme on le pense bien, personne ne lui répondit, excepté Rabelais, qui



dit dans son Pantagruel: « Si les souldats perdoyent la bataille, c'eust été houte demander la paye, comme feirent les fuyars Gruyers. » — Les giberne des braves du comte Michel ont dû se croire encore à Cérizoles. Les armes modernes du landsturm étaient des sabres et des épées sur lesquels on lit: *Vive le roi de Naples!* quelques sabres ornés de la couronne de Prusse, des baïonnettes et des faux emmanchées au bout d'un bâton, des fourches de toutes formes et de toute dimension. L'un de ces instruments surtout, que les bons Pères appelaient *tire-bougain*, mérite l'attention: c'est cette fourche à quatre dents dont deux sont recourbées.

On comprend maintenant la pitié qu'un armement aussi misérable devait inspirer à des officiers qui connaissent les armes, et nous racontons ceci pour les justifier. Il y aura un miracle, disait-on à M. de Maillardoz; M. de Maillardoz et ses lieutenants, qui ont entendu parler du proverbe: *Aide-toi, le ciel t'aidera*, trouvaient sans doute qu'on ne s'aidait pas assez. On avait fait croire à leurs miliciens benêtés, mais stupides, que les troupes fédérales seraient aveuglées en entrant sur le territoire du Sonderbund, que leurs balles et boulets reviendraient contre elles-mêmes, et beaucoup d'autres billevesées auxquelles ces montagnards ne voudront plus croire. C'est bien fait.

On a trouvé à Fribourg une variété curieuse d'instruments destinés, dit-on, à sévir contre les vaincus. Nous en donnons des spécimens. Des disciplines, des clices, des cordes dont l'un des bouts se termine par un bouton en fer fortement fixé, et l'autre bout par un anneau de fer. Les journaux du parti ont plaisanté sur ces cordes, qu'ils présentent comme des engins de gymnastique. Il n'y a plus aucun risque à accepter cette gaieté. Gymnastique soit: il y avait de ces engins préparés pour donner cette récréation à huit mille personnes à la fois. Le drapeau blanc qui figure dans cette panoplie, emporté par les carabiniers vaudois, était celui des élèves du collège de Fribourg. Il porte dans son champ une lyre d'or, au-dessus des lettres sacramentelles: A. M. D. G.

Nous avons parlé d'une petite monnaie dont la figure est représentée ici avec les médailles de la Vierge et de sainte Philomène; c'est un jeton du pensionnat de Fribourg. Les bons Pères avaient établi des magasins dans l'enceinte du pensionnat; et afin que les élèves ne pussent pas faire leurs emplettes ou leurs provisions ailleurs, on leur donnait, au lieu d'argent, ces pièces portant d'un côté: *Moneta convictus Friburgensis* (monnaie du convict de Fribourg), et de l'autre: *Deus auxiliium nostrum*. Cette monnaie ne vaut pas même aujourd'hui les sous de Monaco, mais elle figurera dans les collections de médailles, et *l'Illustration* servira, par cette notice, les numismates de la postérité.

Chronique musicale.

Puisque nos théâtres lyriques nous font des loisirs, nous allons en profiter pour raconter à nos lecteurs une révolution musicale.

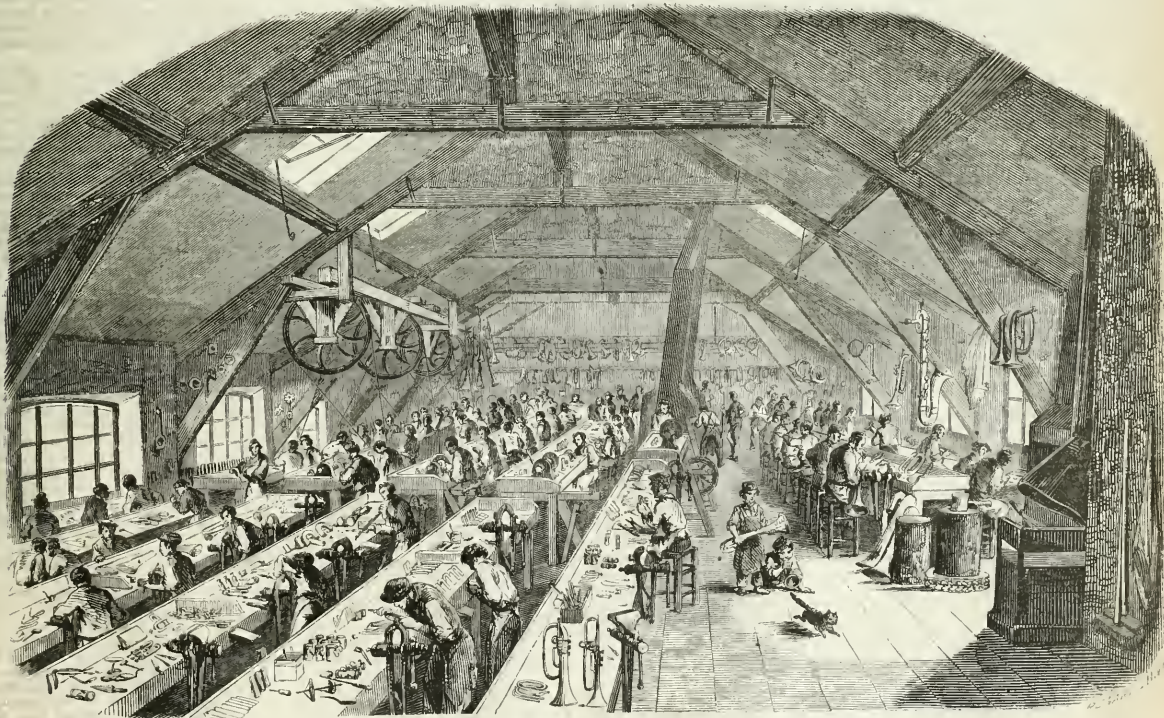
Il y a quatre ou cinq ans, un jeune artiste étranger arrivait à Paris, inconnu et sans autres ressources que son activité et sa confiance en son intelligence. A peine se fut-il mis en relation avec quelques-uns de nos célébrités musicales, que l'on put entrevoir l'avenir brillant et prochain de cette intelligence et de cette activité nécessaire dans un centre de progrès et de lumières tel que notre capitale. M. H. Berlioz, dont il n'est pas possible de décrire la compétence en pareille matière, ne craignit pas, dès lors, de prédire une révolution complète dans l'instrumentation. Et déjà les événements ont prouvé que l'opinion du célèbre critique musical du *Journal des Débats* n'avait rien de hasarde. En effet, une réforme importante ne tarda pas à s'accomplir dans les musiques de nos régiments, réforme entièrement fondée sur les notables perfectionnements, les inventions vraiment ingénieuses que l'art du facteur d'instruments en cuivre doit à M. Adolphe Sax. La France, en accueillant et protégeant ce jeune et habile facteur, aura donc eu, cette fois, les honneurs d'une heureuse initiative. Des intérêts opposés mis en jeu et gravement lésés par le fait même d'une amélioration, fut-elle démontrée utile jusqu'à la dernière évidence; des avis divers soutenus pour et contre toute idée d'innovation; tel est, pour ainsi dire, le cortège obligé ou le lot inévitable de tous les novateurs; ce fut celui de notre artiste. Aujourd'hui, quoi

qu'il en soit, la manufacture d'instruments de musique en cuivre et en bois de M. Adolphe Sax n'en a pas moins pris définitivement son rang, et un rang très-considérable, parmi

nos plus beaux établissements industriels. Pour bien apprécier la valeur des services dont l'art musical est redevable à l'esprit inventif de M. Ad. Sax, il faut se rappeler dans quel état de médiocrité nos musiques militaires étaient naguère encore. Des instruments faux, incomplets, d'un mécanisme difficile, d'une sonorité généralement pauvre, tels étaient à peu près les moyens matériels que les exécutants avaient à leur disposition. Et Dieu sait à quelles rudes épreuves de patience étaient soumis ces exécutants, sans en excepter ceux-mêmes, qui étaient dotés des meilleures facultés et animés du zèle le plus ardent. Si nous passons aux compositeurs, quels n'étaient pas leurs tourments de se trouver à tout moment arrêtés par les vides qui existaient dans la gamme du plus grand nombre des anciens instruments! Il en résultait une inévitable monotonie d'idées, jointe à une non moins triste monotonie de son. Grâce aux saxhorns, aux saxotrombas et aux saxophones, on peut dire qu'il s'est opéré dans la musique militaire une transformation radicale. La justesse, l'éclat, la beauté de timbre, la portée des instruments, leur homogénéité dans toute l'échelle de l'aigu au grave, telles sont les qualités inestimables apportées dans les musiques de nos régiments par les inventions et les perfectionnements de M. Adolphe Sax. Entre tous ces précieux travaux, nous devons mentionner particulièrement le saxophone. C'est un instrument en cuivre à clefs avec un bec à anche; il participe en même temps, pour le son, des instruments à vent et à corde, de sorte qu'il peut former comme un intermé-



Fabrique d'instruments de musique de M. Sax. — Vue d'une partie de l'atelier du rez-de-chaussée.



Fabrique d'instruments de musique de M. Sax. — Vue de l'atelier du second étage.

naire, un lien naturel entre ces deux familles d'un caractère de sonorité si dissimilable. Il est difficile de se faire une idée exacte du son du saxophone, sans l'avoir entendu, tant à cause de la qualité individuelle de son timbre, que des

divers degrés d'intensité sonore qu'un exécutant, même ordinaire, peut aisément en tirer. En l'écoutant pour la première fois, Rossini s'écria : « C'est la plus belle pâte de son que j'aie jamais entendue! » et Meyerbeer dit : « C'est le beau

idéal du son. » Nous pouvons assurer qu'il n'y a rien d'exagéré dans ces paroles.

Les instruments de M. Adolphe Sax présentent encore d'au ras avantages, qui méritent, bien que moins essentiels,

d'être cités; tels sont l'identité de forme et de position, aussi favorable à la répartition du son qu'à la commodité de l'exécutant, particulièrement dans la musique de cavalerie; l'unité de forme, qui rend tous accessibles, sans exception, au même artiste, si bien que le musicien jouant du saxhorn peut également jouer du trombone, de la trompette, du cornet, etc. Il en est de même pour tous les instruments d'une même famille, depuis le plus grave jusqu'au plus aigu.

Il n'est pas surprenant, d'après cela, que la manufacture de M. Adolphe Sax et compagnie ait pris en peu de temps un accroissement si considérable. Le nouveau système appliqué aux instruments de cuivre, ayant été soumis au jugement d'une commission spéciale, à été, d'après les conclusions du rapport de cette commission, adopté par ordonnance ministérielle pour tous les corps de musique de l'armée française. A peine quelques-uns de ces corps de musique ont-ils été réorganisés suivant la nouvelle ordonnance, que le succès le plus complet a répondu aux efforts et aux espérances de l'intelligent facteur. Aussi ses produits ont acquis une telle réputation, que non-seulement les meilleurs artistes français les ont adoptés, mais que la Prusse, la Hollande, la Belgique, l'Angleterre, l'Italie, la Russie, sont devenues tributaires de la fabrique de la rue Saint-Georges; et non-seulement l'Europe, mais encore les contrées les plus éloignées; ainsi l'on rencontre aujourd'hui ses instruments au Chili et au royaume de Labore, aux Etats-Unis et dans l'Indo-chine.

On conçoit maintenant l'importance de ce vaste établissement. Tandis que les établissements analogues, tant en France qu'à l'étranger, se bornent ordinairement à la confection d'un petit nombre d'espèces d'instruments, ceux-ci, par exemple, ne confectionnant que des instruments en bois, ceux-là que des instruments en cuivre; d'autres même se bornant à la fabrication d'une seule espèce, clarinette, flûte, cor ou trombone, etc.; ces différents espèces, ces diverses spécialités, comme on dit, se trouvent réunies dans la manufacture de M. Adolphe Sax. Tandis que les fabriques les plus considérables de Vienne et de Berlin occupent de dix à vingt ouvriers au plus, une demi-journée de solde, versée par les ouvriers de la maison Sax au profit des inondés de la Loire, produit une somme de quatre cent francs, comme le constate le *Journal des Débats* du 21 novembre 1846. Indépendamment des deux ateliers reproduits par les dessins qui accompagnent cet article, la fabrique de M. Adolphe Sax renferme encore celui des finisseurs, le magasin des instruments terminés, enfin une jolie salle de concerts, principalement destinée à l'audition des nouveaux instruments.

En résumé, voici quels sont les perfectionnements et les inventions de M. Adolphe Sax. L'habile facteur a imaginé, pour les instruments en cuivre, un système compensateur, qui permet d'arriver à la plus parfaite justesse et de faire les sons glissants; il a inventé un nouveau système de cylindres, une nouvelle famille d'instruments (les saxotrombas); il a perfectionné et complété celles qui existaient précédemment; il a perfectionné la clarinette basse et inventé une clarinette contrebasse; il a également imaginé plusieurs nouveaux systèmes pour la clarinette-alto et la clarinette-soprano. Enfin, l'invention du saxophone, instrument d'un genre entièrement nouveau, est sans contredit son plus beau titre de gloire.

Cependant, encouragé par les témoignages d'estime les plus flatteurs et par de nombreuses marques de sympathies, M. A. Sax, travailleur infatigable, ne borne pas là ses recherches scientifiques et industrielles. Nous connaissons, entre autres, un de ses projets, qu'on peut justement nommer colossal. L'Espagne nous manque pour en parler ici longuement, comme il le faudrait, mais quelques mots suffiront peut-être à en donner une idée. Il ne s'agit de rien moins que d'un orgue gigantesque pour les grandes fêtes et solennités publiques, qui remplacerait ces concerts en plein air passablement mesquins, que presque personne ne peut entendre. Placé sur une élévation convenable, de manière à dominer la ville, mû par une machine de la force de quatorze à quinze atmosphères, surplombé d'un vaste réflecteur, de manière à forcer le son de s'étendre en tout sens le plus loin possible dans une direction horizontale, cet instrument original déverserait des torrents d'harmonie sur toute la population à la fois. Un tel projet paraît sans doute chimérique. Toutefois, le savant directeur du musée de l'industrie belge, M. Jobard, à qui il a été communiqué, en a rendu compte de la manière la plus favorable, et M. Swart, l'un de nos acousticiens les plus distingués, l'a également approuvé.

Nous croyons ne pouvoir mieux terminer cette notice succincte sur la manufacture de M. Adolphe Sax qu'en renvoyant ceux de nos lecteurs désireux de s'éclairer à fond sur la question et sur tout ce qui concerne les nouveaux instruments, au remarquable ouvrage que M. Georges Kastner vient de publier sous le titre de *Manuel de musique militaire*. Dans cet excellent livre, on trouve une érudition à la fois aimable et substantielle, le savant écrivain, après avoir tracé d'une manière intéressante l'histoire des musiques militaires dans l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes, décrit tous les faits, les événements qui ont précédé et accompagné la réforme de nos musiques de rétinement. Un pareil travail ne pouvait certainement mieux être exécuté que par celui-là même qui fut le secrétaire-rapporteur de la commission nommée pour opérer cette réforme. Au reste, ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de plus longs détails sur le livre de M. Georges Kastner, auquel nous comptons consacrer bientôt un article spécial dans notre revue bibliographique. Notre intention est seulement aujourd'hui de le citer comme le meilleur et même le seul guide dans la dispute artistique qu'il a soulevée les inventions et les perfectionnements de M. Adolphe Sax, ainsi que les progrès incessants et les développements rapides de la manufacture de ce célèbre industriel.

G. B.

Études sur le Journalisme.

LE BUREAU DU JOURNAL. — LE RÉDACTEUR EN CHEF. — LE PREMIER-PARIS. — NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Il est quatre heures du soir: le bureau du journal, d'écrit le jour, commence à être fréquenté. Les courriers de nouvelles, abimés équivoques, viennent dégorger le miel qui ils ont butiné depuis le matin. L'un apporte un assassinat; l'autre, un caquet parlementaire attrapé au vol en passant dans la salle des Pas-Perdus; celui-ci, un fragment de lettre; celui-là, une indiscretion de quelque officier du château ou employé de ministère; qu'es-aj, encore? un petit scandale, un suicide, un homme écrasé, un feu de cheminée, un bruit de Bourse. — Le *caustique* du journal, un homme important dont nous aurons à entretenir nos lecteurs au chapitre des *Faits-Paris*, est à son poste; il vient lui-même d'électurer le long des ruisseaux de la ville sa petite *chasse aux canards*. Il tâte gravement et dédaigneusement la plume à ceux qu'on lui présente, rejette ceux qui lui paraissent trop suranés ou trop démodés d'embonpoint, et passe les autres au chef de la composition, qui les met dans sa poche à brûler pour le ragoût du lendemain.

Les publicistes en sous-ordre arrivent ensuite et prennent place autour d'une table tendue d'un tapis qui fut de drap vert et chargée de tous les journaux du matin déjà éventrés par les ciseaux du maître-queux. A mesure que chacun s'introduit, il échange avec ses confrères un salut assez peu fraternel et s'assied, auprès de la table boiteuse, sur une chaise claudicante; il fait semblant de lire, demande quelques nouvelles? reçoit généralement pour réponse un haussement d'épaules, et cherche, parmi les débris épars sous ses yeux et quelquefois oubliés, propre à fournir, faute de mieux, la matière d'un entrefilet. D'aménagement en dehors de la chaise et des plumes, mérité à peine une feuille de quelques tronçons de plumes, de petits carrés de papier, rares et exigus, comme si l'industrie des Marais et d'Essonne était menacée de ruine.

Toutes ces plumes disponibles (je ne parle pas des tronçons) demeurent comme suspendues jusqu'à l'apparition du moteur essentiel qui doit les faire fonctionner. Ce personnage, qui est le rédacteur en chef, arrive tard, mais il rapporte le mot d'ordre, le liran qui va délier tous ces bœufs inactifs. Son front pâle atteste les soucis, le labeur qu'exige la récolte, en apparence si simple, de cette manne quotidienne. Le matin, il lui a fallu rendre sa visite au grand homme en qui se résume la politique du journal (il y a toujours un grand homme; il y en a même deux parfois). Le grand homme, consulté sur l'événement du jour, hésite; il voudrait bien flageller rudement ses malhabiles adversaires; mais il fait avant tout se conserver des chances; et il ne faut pas se rendre impossible par trop d'acrimonie et de franchise. Quelques tempéraments sont nécessaires; et puis, l'opinion d'un tel est à considérer; il ne faut pas le heurter de front. Certains précédents, certains écrits, certaines paroles dont une main adroite et hostile pourrait bien exprimer contre lui le poison de la palinodie et de la contradiction, quelquefois aussi le veto présumé de l'autre grand homme, viennent se jeter à la traverse du plan de campagne. Bref, l'oracle paraît embarrasé; lui-même consultera une Égérie. Il donne cependant quelques instructions à son scribe et lit trace le canevas rudimentaire d'un article provisoire. Mais, avant de rien hasarder, il faut voir l'attitude, l'impression de la Chambre; le rédacteur en chef devra donc s'y trouver; il aura soin de colliger dans les couloirs et dans la salle des Pas-Perdus des renseignements sur l'état thermométrique de l'opinion; puis, au sortir de la séance, il recueillera les dernières inspirations du grand homme; après quoi, il aura carte blanche pour suivre en tout élan les sentiers propres.

Le rédacteur en chef n'est pas toujours bridé si étroitement par son cavalier politique. Celui-ci lui laisse volontiers les rênes sur le cou, hors les cas graves, lorsqu'il n'y a rien à dire, et c'est là que brille le talent du vrai journaliste.

De retour au bureau, le rédacteur en chef distribue la besogne à ses aides; celui-ci traitera la question du sel; cet autre, un des vingt-deux côtés de la question suisse. Un entrefilet sur l'Espagne composera pour aujourd'hui la maigre pitance du troisième. Le quatrième encadrera une correspondance italienne. « Allez, messieurs! » — Dans cinq quarts d'heure il faut que le journal soit fait! — Et chacun aussitôt de s'emparer d'un coin de la table, de gagner quelque réduit sombre ou de monter dans une souppente pour y griffonner en toute hâte une chose quelconque sans notes, sans recensement, sans documents d'aucune sorte. Les documents pour un article au pied levé, ce sont les *impedimenta* dont parle si souvent César pour une cavalerie légère. La plupart des journaux ne possèdent, d'ailleurs ni collections, ni bibliothèques. On en extrait tout ce qui serait ni bon, ni prudent de les consulter. *Cela ferait perdre du temps.*

Ceci me remet en mémoire que, dans mon extrême jeunesse, j'avais désiré faire partie, — non d'un journal, — je n'avais pas des visées si ambitieuses, — mais d'un atelier de traduction, d'un office de correspondance qui était alors et encore en possession de défrayer toute la presse de nouvelles étrangères empruntées aux journaux des divers pays. Un soi-disant ami me servit d'introduit dans cet office où l'on me recruta à l'essai, comme traducteur aspirant pour les journaux allemands et anglais. La besogne était âpre et le noviciat rude. Il fallait être rendu à l'atelier avant six heures du matin et y séjourner jusqu'à huit ou même neuf, selon l'importance des matières. Mais cette corvée matinale n'effrayait pas mon jeune courage; je ne demandais qu'à bien faire pour mériter le grade de traducteur en titre. Mon tour de zèle, ou, pour mieux dire, une circonstance funeste vint ruiner mes espérances. L'office où nous travaillions était meublé à peu près comme un bureau de journal, ce qui revenait à dire qu'il n'était nullement. Seulement, on voyait sur la table, au milieu des gazettes éparses de toutes les par-

ties de l'Europe, quelques dictionnaires des langues qu'il s'agissait de traduire. Ce fut là ce qui me perdit. Jaloux de ne pas mériter l'épithète de *traducteur*, je ne pus résister à la tentation de consulter de temps en temps ces répertoires de linguistique, pour m'assurer de la valeur de certains vocables politiques avec l'argot desquels je n'étais point encore suffisamment familier. Au bout de trois semaines de surmenage, et comme je m'attendais à recevoir enfin le prix de mon labeur consciencieux, j'obtins pour toute récompense communication d'une lettre qu'écrivait le traducteur en chef à mon directeur. Cette épître me concernait, et il y était dit: « Mon cher, votre candidat ne saurait devenir rédacteur. Faites-lui entendre donc nettement de discontinuer ses essais. Entre eux, votre protégé ne fera jamais rien de bon; il se sert du dictionnaire. »

Revenons au rédacteur en chef. Après avoir distribué la besogne, et, comme Alexandre, réparé l'univers entre ses lieutenants, il passe dans son cabinet et se prend corps à corps avec la parole du maître, celle du matin, amendée par celle du milieu du jour, que modifie celle du soir... *noctissima verba*. Il étend cette parole, la commente, la développe, et de cette amplification résulte ce qu'on nomme le *Premier-Paris*, c'est-à-dire l'article qui, imprimé en tête du journal en gros caractères avec la date de Paris, donne le ton et résume pour ce jour-là l'esprit et les tendances de la feuille.

Cet article, long d'ordinaire, en revanche peu amusant, est habituellement suivi de plusieurs autres qui ne lui cèdent en rien sous ce double rapport et qui portent aussi le nom de *Premier-Paris*, bien qu'il fit plus exact de leur donner celui de *second*, *troisième* ou *quatrième-Paris*.

Chaque matin, la France, en ouvrant les yeux, trouve sur sa table de nuit quinze cents ou deux mille morceaux de littérature semblable. Il y a des premiers-Rouen, des premiers-Lille, des premiers-Lyon, voire des premiers-Chateaux-Chinon et des premiers-Carpentras.

Pendant la session, le premier-Paris est de grande portée consacrée au compte rendu des débats et des journaux parlementaires. Sous ce rapport il offrira une certaine utilité, en dispensant de lire la reproduction sténographique de tant de phrases vides et de discours oiseux, si l'on n'était fait sans bonne foi. Mais, loin de présenter un résumé fidèle des discussions, un tableau vrai de la physionomie des Chambres, il n'est, — et personne, j'imagine, ne me contredira sur ce point, — qu'une continuation plus ou moins passionnée de la poésie journalière. C'est un bulletin de campagne où chacun se décerne, comme dans les guerres civiles espagnoles, les palmes exclusives du sens, de la raison et de l'éloquence politiques. Tel orateur, bafoué selon l'un, a été applaudi par l'autre, — il serait plus juste de dire par l'autre. Non n'a de talent et de succès que nos amis. *Un discours sublime* (sic, version du voisin) n'est qu'une *pyrologie harangue*. Les *applaudissements* se changent en *murmures*; les *transports* *unanimes de l'Assemblée* enue par cette parole imposante se métamorphosent plus loin en *croissant unanime déterminé par l'unanimité et l'impénitence de l'auditoire*. Ici, recensement; là, *silence glacial*; — *attention profonde*, — *sommeil de bistade*. D'où il suit que le plus court moyen de connaître d'une façon tant soit peu nette les émotions et la portée d'une séance est de lire les trente-six colonnes du *Moniteur*, si mieux n'aime le curieux prendre tous les journaux, et confronter leurs dires, pour retomber juste au même point d'indécision qu'apparaissent.

Hors le service des Chambres, le premier-Paris vit sur les questions à l'ordre du jour. Trois ou quatre questions surgissent bon an, mal an. Chacune d'elles pourrait se discuter en une demi-douzaine de pages. Il n'y est guère consacré qu'un ou deux millions de lignes. L'esprit le plus lucide et le plus pénétrant s'égarerait dans les méandres et dans les détails minutieuses de cette immense controverse. Abonnés, mes amis, dites si j'exagère! Donnez-moi votre avis sur la question suisse, tournée et retournée sous beaucoup plus de faces que le pays n'a de cantons. Que dites-vous du *Sonderbund*? Et l'Affaire de la Plata, n'est-elle pas bien divertissante? Et la question de l'enseignement? Et les incompatibilités? Et les mariages espagnols?...

Quoi! ce pays souffre; un malaise physique et moral le consume; de noirs pressentiments, de vagues inquiétudes sillonnent le courant social en tous sens; l'avenir est sombre et incertain; le présent, triste; la vie, rude; tous les précurseurs de l'orage s'annoncent à l'horizon; le plus aveugle voit ces signes; la nation gémit, frappée dans sa dignité, ses instincts et ses intérêts matériels, qu'on a voulu déshonorer; la douleur et la gêne sont dans toutes les classes, l'anxiété sur tous les fronts. — Et, détournant vos yeux de tout ce qui se passe ou s'annonce, vous, les pilotes, les sentinelles du pays, vous continuez de perdre votre temps et le nôtre à nous indigner de toutes vos sottises. Mécontents d'être, vous quittez mon chevet pour aller dans les carrefours traîner précisément des paroles au premier malheur qui passe! Pour guérir la France malade, vous lui donnez ponctuellement le bulletin circonstanciel de la santé européenne. Et que me font à moi vos étiquettes querelles à propos des capitulaires qui régnent les glaciers suisses? Que m'importe à moi qui ai froid, et fait, et souff, ce qui s'aide dans la république argentine? Qu'ai-je besoin de savoir jour par jour, heure par heure, ce qui se fait dans les Grisons ou sur les cotéaux de Lucerne? J'ai bien affaire de vous suivre dans vos promenades militaires et vos circuits diplomatiques! Apprenez-moi cela en bloc, une fois pour toutes; prenez la peine de résumer la question; dites-moi les principaux faits; exposez-moi la situation des partis; passez à cela, si vous voulez, une semaine; je vous la donne. Ça! fait, laissez-moi juger par moi-même, et, s'il est possible, déliez-moi du *Sonderbund*!

Je vous bien être de mon siècle; je ne veux rester étranger à aucune grande évolution contemporaine, se passât-elle au Paraguay ou à la Chine; mais l'avenir, mais le passé, moi non présent à moi, méritent bien aussi quelque satisfaction, quelque souvenir, quelque soin. Si ma journée suf-



fit à peine à épier l'heure qui passe, si je dois perdre haleine à vous suivre sans cesse, quel temps aurai-je pour l'histoire, la méditation, l'étude des grands problèmes qui nous touchent? La nation se plaint de vivre au jour le jour, et vous vous en glorifiez, vous, les éclairés et les guides! Vous êtes les maîtres du matérialisme; ce que vous faites n'est autre chose que l'apothéose du présent, l'idolâtrie de la minute. Cette philosophie n'est pas nouvelle; Horace l'avait célébrée avant vous. Mais lui du moins savait se contempler de roses, en s'écriant : *Carpe diem!* Il avait le courage de son opinion; quant à vous, vous n'avez pas même la conscience de la vôtre. Soyez comme lui : faites-vous des odes; chantez les Massieu et les frères Myrrha, l'esclave lesbienne; ce sera plus récréatif, et pour le moins aussi moral.

Vous avez résolu de vaincre un ministère qui gouverne par les grands mots, ou de vous porter ses seides. A la bonne heure! Mais quelle machine employez-vous pour le défendre ou l'attaquer? — Les grandes phrases!

Il est un autre genre de divagations qu'affectionne et exploite le premier-Paris. Quand il a épuisé, nouveau Tartare, les étapes de la question de cabinet, il prend, comme Egoïste, l'héroïque parti de se dévorer en famille. *Le Constitutionnel* écrit sans au *Journal des Débats*; le *National* se précipite à l'abridgement de la *Presse*; l'*Univers religieux*, le *Corrier français*, nobles rivaux, dignes émules, jettent à huis clos ou prennent en blanc le *Sicco*, qu'antidotairement l'émotion et l'émotion, s'il en fait. Les figures pleurent : *Charlatan, faineur, plume ventue, anarchiste, brasseur, factieux, gros bonnet, nul pour stupidité, atèle, empie, blosse, cartouffe*, sont les moindres annuaires de cet agréable glossaire. Ces messieurs prennent la peine de répéter tout haut ce que la France dit tout bas. L'abbonné est assailli à trois semaines de polémique, et il a la satisfaction de recevoir chaque matin dans sa feuille la réédition d'un article qu'il n'a pu lire et éprouve, sur cet aperçu, l'ardent désir de ne pas lire. Le voilà bien édifié! Mais est-ce que les manufacturiers de premiers-Paris ont coutume de s'immiscer du public? Ils écrivent pour dix ou douze de leurs confrères et pour une galerie d'amateurs émérites qui jurent les coups et les passes-d'armes. Ils ne se préoccupent pas plus de l'abbonné, que celui-ci, par un juste retour de ces choses d'ici-bas, ne songe à eux en s'abonnant. Digne privé de si valeureux et si intelligents efforts!

A toutes ces causes et quelques autres, le premier-Paris n'est plus rien que ce que les Anglais nomment *a regular humbug*, une niaiserie, un *romarin*, une redite perpétuelle, un bourdonnement de hanneton. Il est sans influence aucune sur l'abandon et sur le succès du journal. A part ces campagnes oisives et empuvés qui, du carré de papier quotidien d'événement tout avec un égal appétit, depuis la tartine (c'est le mot consacré) du commencement jusqu'aux recherches historiques de M. George Fattol, dentiste, sur les ateliers sans crochets et les molaires sans ligatures, personne ne le lit plus en France, et c'est tout à la fois une grave injustice et un flagrant anachronisme que d'imposer à l'abbonné l'opinion de son journal. L'abbonné n'a et ne daigne avoir d'opinion en journalisme que sur le mérite comparé des romans de M. Dumas et compagnie et de M. Eugène Sue. Je ne sais si je suis dans l'erreur; mais je crois que, sous ce rapport comme sous l'autre, il commence à passer dans l'opposition. Si le roman-feuilleton doit s'attribuer qu'à lui cette levée de bouillottes, le premier-Paris, en revanche, est bien innocent de la réaction politicienne qui s'annonce dans les esprits. C'est bien à tort que, par une vieille habitude, on fait remonter jusqu'à lui la responsabilité des symptômes qui trahissent cet état moral. Le cabinet se trompe; il n'est pas si coupable. La bonne presse, comme la mauvaise, n'ont mérité assurément ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Je dirai plus; je trouve le ministère ingrat : il devrait tresser des couronnes au journaliste pour avoir si longtemps et si complaisamment narcotisé la nation. C'est à ses côtés seuls que le système doit cette longévité dont il se félicite. Dans tous les cas, qu'il se rassure et ne cherche point à serrer la muselière de la presse : l'enfer n'a jamais fait de révolutions.

Que le premier-Paris fasse la mouche du coche et se flatte de conduire l'attelage essouffé qui gravit la pente chaque jour plus abrupte et plus aride du renouvellement, rien de plus naturel et de plus convenable; mais les fabricateurs de journaux ne se trompent pas sur le peu d'aide qu'ils ont à espérer de ce Don Quichottisme. En bons propriétaires, ils louent non-seulement les magasins et les dérivés de leur bâtisse à l'industrie, — je vous dirai l'industrialisme, — mais leur premier étage à qui veut l'occuper, se réservant seulement le rez-de-chaussée, portion capitale de l'édifice, pour y tambouriner et y loger toutes sortes d'exhibitions et de parades.

C'est leur dernier refuge, l'*ultima spes Troja*. Mais une baraque de bois peinte ne saurait supporter longtemps une infortune et lourde toiture. Nous nous croions qu'il faudrait mieux améliorer cette toiture, l'alléger, lui faire trouver son point d'appui en elle-même, c'est-à-dire la remédier à un vice, et non l'empêcher; résoudre le problème, au lieu de déplacer la question.

Le premier-Paris appelle, selon nous, une régénération complète.

Si j'avais cet honneur insigne de diriger un journal, voici comment je comprendrais et m'efforcerais d'opérer le rayonnement de cette vieille machine.

Six colonnes de bavardage sur douze que contient un journal nous paraissent, le mot est doux, — surabondantes. Les événements ne se présentent pas avec une telle rapidité, une telle importance et surtout, qu'il vaille la peine d'y affecter un pareil luxe de paroles. La politique n'est pas une loge de concubine, ni la France une petite ville. Laissons aux provinciaux désœuvrés l'habitude de tuer le temps en commémorations. Vous voulez vivre vite; vous devez le temps et l'espace; vous vous ruinez à construire des chemins de fer qui vous abrègent de quelques heures un court voyage; et chaque matinée, vous la perdrez à entendre une fastidieuse dissertation

sur ce qui s'est passé la veille! Allons donc, vous n'y pensez pas! C'est absurde, c'est ridicule, mieux que cela, c'est impossible!

Le premier point est de se faire lire. Pour cela, il faut être court, substantiel et intéressant. Parler toujours, c'est le moyen de n'être jamais écouté. Il arrive certainement à M. de Boissy de dire des choses bonnes et sensées. Mais, comme il parle tous les jours, et trois ou quatre fois par semaine, amis et ennemis appréhendent et fuient cette incontinence de glotte, ce torrent sans cesse débordé, cette interpellation vivante. Eh bien! vous êtes tous des marquis de Boissy, messieurs les écrivains politiques de la grande presse. Outre que vous n'avez pas de l'esprit tous les jours, vous parlez trop! Vous dépensez en prodiges et en pure perte les trésors de votre faconde; toute votre éloquence est comme non avenue, et si ce n'est pas un grand malheur pour le pays, c'en est un pour vous-mêmes, et le journal qui vous fait vivre.

Je ne vois aucune nécessité d'imprimer tous les jours un premier-Paris, et à plus forte raison, un second, un troisième ou un quatrième. Dans les périodes fréquentes où la matière politique fait défaut, j'imposerais résolument silence à ce dissertateur. Le lecteur ne s'en plaindrait pas. Il le remarquerait toutefois; puis, du jour où je reprendrais la parole, après deux ou trois fois vingt-quatre heures, quelquefois une semaine de mutisme, j'aurais du moins pour moi la curiosité, et cette présomption bienveillante que je ne parle pas pour ne rien dire ou pour me livrer sciemment à d'interminables redites. Je serais lu, surtout quand cette présomption se changerait en certitude. Il en serait permis de m'entendre parfois, avec l'espoir d'être suivi, dans les circonstances importantes, quand j'aurais fait les preuves et donné la mesure de ma sobriété et de ma concision dans les occasions vulgaires.

À ce mérite, selon moi le premier de tous, je voudrais joindre celui de l'attrait littéraire. Ce n'est pas trop de toutes les ressources du talent et du style pour vaincre la paresse publique, pour mettre en relief les sujets arides ou abstraits que présente à l'inattention la politique des affaires, la seule qui vaille, après tout. Voltaire, ce grand journaliste, nous a montré comment on peut traiter gaiement les choses sérieuses, aimer toutes les questions et s'emparer de son lecteur. C'est un modèle à proposer au premier-Paris, qui croit pouvoir à tort se passer d'esprit et de verve. Il en a beaucoup plus besoin que son voisin le feuilleton, lequel, traité de choses légères, peut réussir, et l'événement l'a bien prouvé, sans ce secours. J'appellerais donc à mon aide, pour faire valoir et goûter la dialectique du journal qui en est l'âme, pauvre âme en peine reléguée depuis un temps immémorial dans le purgatoire de l'enfer, j'appellerais, dis-je, non cette pesante cohorte d'écrivains sans imagination et sans style qui se rendent justes eux-mêmes, en se qualifiant d'*hommes graves*, mais toute une nouvelle génération de plumes têtes, brillantes, incisives, qui, Dieu merci, n'ont jamais fait défaut au génie national, et qu'il s'agit tout simplement de chercher et d'encourager, au lieu de les mettre à l'écart.

Voulez-vous savoir quelle peut être en politique la magie de l'animation et du style? Parcourez les couloirs du palais Bourbon, la salle des conférences et la Bibliothèque; voyez sur quel journal se porte l'attention de messieurs les honorables; quel article passe de main en main, quel compte rendu de leurs séances est toujours dévoré, commenté et défraie les causeries de l'avant-scène. C'est le premier-Paris d'une feuille radicale; c'est l'encre colorée et brillante d'un homme qui ne tient à aucun parti, si ce n'est peut-être à une fraction impopulaire de la Chambre, et par conséquent ne flatte aucune des passions, ne sort aucune des tactiques ni des intrigues familières aux premiers sujets de l'endroit. Au contraire, il les flagelle toutes sans pitié, armé de son indépendance et d'une merveilleuse verve. On le lit néanmoins, et son succès est grand, tel est, parmi nous, le prestige du talent de forme et de l'esprit. Sur cette esquisse, il n'est personne qui n'ait déjà nommé M. Armand Marrast; nous n'avons pas l'honneur de le connaître personnellement, et ne pouvons être suspect de partialité envers lui. Nous le lui prouverons même en disant que, s'il n'avait pas derrière lui *la Réforme* qui le talonne et l'accuse de modérantisme, il serait plus indépendant encore, plus juste, et pourrait, s'élevant à une plus grande hauteur, prétendre à un genre de succès moins exclusivement littéraire et tout autre en un mot que celui d'écrivain.

Nous ne fatiguerons pas le lecteur de nos vues sur la réforme urgente à introduire en journalisme. La formule en est simple et peut se résumer en trois mots : parler peu, bien et à propos, serait toute notre poésie.

Les journaux anglais, sur lesquels prétend se modeler notre presse actuelle, sont très-souvent de premiers-Londres. Hors les cas importants, ils se contentent de faire précéder les nouvelles diverses de quelques lignes consacrées à l'affaire du jour ou aux séances du parlement, et leur autorité n'en est que plus grande, lorsqu'une circonstance, véritablement digne d'attention, les autorise à s'exprimer plus longuement. Un article développé du *Times* ou du *Morning-Chronicle* est un événement dans les Trois-Royaumes. En revanche, ils apportent un soin particulier et consacrent une portion considérable de leur budget au chapitre important des nouvelles étrangères, qu'elles aient, quant à présent, le journalisme parisien. Les principales feuilles de Londres, le *Times* en tête, ont des correspondants habiles et largement rétribués dans toutes les parties du monde. La grande affaire du transit de la maille de l'Inde, qui a tant préoccupé la presse anglaise, n'est-elle bien la solution qu'elle apporte à se renseigner par la voie la plus sûre et la plus prompte de tout ce qui, dans l'univers civilisé ou autre, peut être de nature à intéresser ses lecteurs.

■ Pour nous, sous ce rapport, comme nous l'avons vu au commencement de cet article, nous vivons sur une feuille au programme contenant des extraits de journaux étrangers pour

la plupart soumis à la censure, c'est-à-dire énigmatiques et mensongers, quand ils ne sont pas vides et muets. Toute la presse parisienne subsiste sur cette fautive feuille et n'a qu'un seul correspondant légitime, feu Jean-Jacques Rousseau. C'est le Compêche-ans de dissertar longuement sur des événements qu'elle combat à peine — rien n'égalant son ignorance, si ce n'est sa prolixité; mais elle aime mieux déraisonner sur la Plata, sur l'Italie et sur l'Autriche, que de savoir ce qui s'y passe. Elle inutilement pensement : nouvelles de l'extérieur des lambeaux de feuilles qu'à déjà tronquées le ciseau des censeurs. D'où il suit que, malgré les chemins de fer et la navigation à la vapeur, nous avons à peine une idée de la situation réelle et du mouvement social, politique ou intellectuel des nations qui nous confinent.

Quel attrait ne donnerait pas à un journal la nouveauté de correspondances piquantes et véridiques, confiées à des observateurs sagaces, à des écrivains de mérite et datées simultanément ou alternativement, selon les événements qui se produisent, de toutes les capitales d'Europe et du monde civilisé?

Un immense succès est peut-être à ce prix. Il est vrai qu'il faudrait pour cela s'imposer quelques sacrifices temporaires, secouer le joug de la routine. Le roman-feuilleton en paraîtrait peut-être; n'en parlons plus. Qu'il vive donc de sa vie galvanique, et avec lui le journal, jusqu'à ce que, l'un inhumant l'autre, ils exhalent de compagnie ce qui leur tenait lieu d'esprit.

Nous d'ailleurs, cher lecteur, prenez congé de vous, quand un hasard providentiel nous fait tomber sous les yeux les lignes suivantes d'un grand journal, le plus répandu aujourd'hui et le plus habile en affaires, qui se rend justice en ces termes, par forme de péroraison d'un premier-Paris consacré à l'examen d'une situation universellement menaçante : « Cependant les événements marchent, les nuages s'accumulent.

« Que faisons-nous, le grand pays que nous fumés ?

« Nous faisons :

« Des notes sans conclusion dont nulle part on ne tient compte ;

« Des articles sans fin pour et contre les banquets réformistes ;

« Des discours sans résultat sur la grande affaire Petit. »

(Presse du 20 janvier).

L'aveu est précieux et plus naïf qu'on n'eût pu l'attendre d'une telle source. Il n'est pas possible de se donner le fouet à soi-même de meilleure grâce que ne le fait, en ce moment, le premier-Paris aux abois. La vérité, comme on le voit, sort de la bouche des mourants.

L'empire de cette vérité est réellement irrésistible. Elle fit parler jadis l'âme de Balaam; elle force les complices à confesser leurs fautes, et ce ne sont de toutes parts qu'aveux solennels et imbrévés. On sait la fable de Midas; mais ce n'est plus le barbare seul du roi de Lydie qui, oppressé par cette vérité invincible, dévalise aux agones du riyage le ridicule de son maître; c'est le roi Midas aujourd'hui qui, de lui-même, s'en va partout criant : « *J'ai des oreilles d'âne!* »

UN UTOPISTE.

Exposition des ouvrages de peinture au profit de la caisse de secours de la Société des artistes.

L'association des artistes peintres, sculpteurs, graveurs et dessinateurs, fondée depuis quatre ans, fait en ce moment sa troisième exposition. Les deux précédentes expositions, qui ont eu un succès mérité, ont eu lieu dans deux localités différentes : la première, dans les galeries du boulevard Bonne-Nouvelle; la seconde, rue Saint-Lazare. On avait trouvé la situation de celle-ci un peu excentrique. D'ailleurs le succès de la tentative étant un fait désormais acquis, il y avait urgence de sortir de ces habitudes nomades, qui laissent planer une sorte de doute sur la durée de ces nouvelles expositions et de prendre un domicile fixe où le public fut certain de trouver chaque année un spectacle intéressant offert à son goût, et auquel il pût donner une sorte de consécration par ses fréquentes visites. Le but qu'on pouvait se proposer à cet égard a été atteint d'une manière satisfaisante. L'association est revenue cette année au bazar Bonne-Nouvelle, emplacement plus central et plus commodément situé sur une ligne de grande circulation, et elle a loué par bail, pour plusieurs années, la salle qu'elle y occupe. Cette salle est vaste et convenablement éclairée.

Avant de parler des ouvrages d'art exposés, rappelons brièvement le but de l'association. Ce but est digne du plus vif intérêt : il s'agit de venir en aide à ceux des artistes associés qui peuvent en avoir besoin par manque de fortune, par infirmités ou par vieillesse. Chaque membre paie 6 fr. par an. L'association compte déjà près de trois mille membres. Au moyen de ces cotisations, des dons volontaires, du produit de l'exposition et des bals qu'elle donne chaque année, elle amasse un capital et se constitue un fir et à mesure une rente, bien facile encore, bien insuffisante pour les justes besoins qu'elle aurait à satisfaire. Cette rente est d'environ 5,000 fr. En présence d'une destination si respectable, je m'étonne que la Société soit obligée de s'imposer annuellement un sacrifice aussi considérable que celui des frais de location de salle, et qu'elle ait même le droit des pauvres à acquiescer; ne serait-il pas juste de l'en exempter en vertu de l'axiome que charité bien ordonnée commence par soi-même? Quant au local, il me semble que le ministère de l'intérieur, ou au besoin l'administration municipale, devrait être en mesure d'offrir ses concours désintéressés dans toutes les circonstances semblables à celle-ci, où il s'agit de répandre du bien-être dans de certaines classes de la société. Je ne doute pas qu'un jour il n'y ait dans cette direction une heureuse complicité entre la tutelle officieuse de l'administration et les efforts collectifs des particuliers.

Les expositions de l'association des artistes sont donc une sorte d'institution de bienfaisance; elles ont un autre mérite, elles sont utiles à l'art et répondent à un besoin très-légitime. Entre notre musée, glorieuse nécropole des grands artistes des siècles passés, et l'exposition du Louvre, ouverte chaque année à la grande revue de l'armée active des artistes de nos jours, il y avait place pour un mode d'exposition intermédiaire; une sorte de terrain de transition à créer entre ces terrains primitifs et les terrains d'alluvion modernes. C'est cette condition satisfaisante en partie seulement par le musée du Luxembourg que l'association des artistes est appelée à réaliser avec plus de liberté et d'une manière plus étendue. Chaque jour des œuvres remarquables passent d'une manière inaperçue par le public de l'atelier du peintre aux collections particulières; celles mêmes qui ont une grande publicité, autour desquelles la polémique s'est passionnée et a engagé des luttes, tombent aussi le plus souvent dans le domaine privé, et quelque dix ans après leur passage, quand l'histoire de l'art raconte à de nouvelles générations cette agitation d'une autre époque, celles-ci ne savent où aller les chercher afin de reprendre cette étude pour son propre compte. Elles ont une date et une étiquette à enregistrer dans leur mémoire, mais elles ne peuvent y mettre une vivante réalité. Il est donc intéressant de faciliter ce coup d'œil rétrospectif, de renouer pour tous la chaîne des traditions, de renouveler incessamment cette espèce de dépôt des pièces pour éclairer les esprits et la discussion. A côté de cet avantage, il y en a un autre non moins

important encore, celui de combler successivement les lacunes nombreuses, déplorables que la nécessité ou l'incurie laissent subsister dans nos collections publiques. Si l'administration de notre musée n'était pas condamnée à l'immo-

niers, parmi les toiles complètement ignorées du public, celles qui peuvent avoir le plus d'intérêt pour l'art. Qui serait en position mieux qu'elle de donner un vif attrait de curiosité à ces fêtes de l'intelligence? La facilité, la rapidité la sûreté des transports par les chemins de fer, permettraient même bientôt d'obtenir, de toutes parts, soit de la province, soit de l'étranger, la communication d'un grand nombre de peintures, qui, au moyen de précautions conveables, pourraient supporter le déplacement sans inconvénient. Ces échanges de lumières entre les divers foyers de la civilisation seraient profitables à tous. Les chefs-d'œuvre des artistes, au lieu d'exercer un rayonnement sans chaleur sur la sensibilité émoussée des habitants d'une même ville, traient eux-mêmes à éveiller au loin de jeunes sensations. L'idée d'un tel musée cosmopolite ne peut être regardée, à l'heure qu'il est, que comme une utopie. Comme il n'est pas probable que l'administration de notre musée, fort peu innovatrice de sa nature et fort peu encouragée d'ailleurs, se jette de bien longtemps, si elle s'y jette jamais, dans de telles témérités, le champ est libre de ce côté pour tous les essais dont l'association des artistes pourrait avoir un jour la velleité, quand sa fortune naissante aura grandi, et que ses relations seront étendues. En attendant ces développements possibles dans l'avenir, elle

me semble avoir bien compris sa mission et d'une manière large et indépendante. Ne prononçant d'exclusion contre aucune école, elle admet les œuvres de toutes les époques; mais elle s'applique particulièrement à nous faire connaître



Une Caravane en Syrie, tableau, par M. Marihat, appartenant au Cercle des Arts.



Guide de l'armée d'Italie, tableau, par Géricault, appartenant au 101.



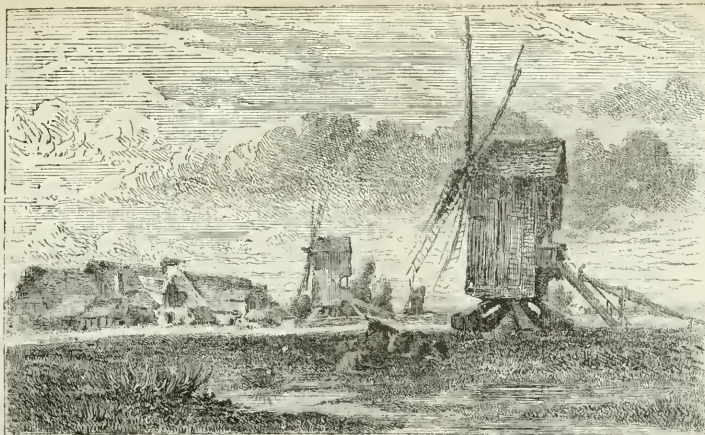
Portraits de Mme Guyard-Vincent, de Mme Berve et de Mlle Capet, tableau, par Mme Guyard-Vincent.

les artistes de l'école française du dix-huitième siècle. A défaut d'un musée national, elle servira à répandre des notions nouvelles et à rectifier les idées sur cette école trop méconnue aujourd'hui. D'un autre côté, comme elle sait que la curiosité générale se groupe avec plus d'empressement autour

d'un nom moderne qu'autour d'un nom ancien; qu'elle s'intéresse bien plus vivement à la lutte qui se passe sous ses yeux, qu'au récit des plus beaux coups de lance de tous les paladins des temps passés, à côté des peintres anciens nationaux et étrangers, elle admet également quelques peintres

modernes. Ici elle a bien des écueils à éviter; il lui faudra, si elle veut conserver à ses expositions l'estime des gens éclairés, maintenir une main ferme au gouvernail, pour ne pas être entraînée à la dérive en cédant à de fâcheuses influences. Pas de molles complaisances qui, la compromettant vis-à-

vis des gens de goût, finiraient par compromettre les louables résultats qu'elle poursuit. C'est tout à la fois un droit et un devoir pour elle de se montrer sévère dans ses choix. Malgré le triage opéré chaque année à la porte du Louvre, il n'y a rien de surprenant à ce que l'on trouve encore dans ce qui passe plus de son que de farine. Mais ici le public a le droit d'être exigeant; il faut lui offrir de la fine fleur. On conçoit qu'à l'égard des tableaux anciens, prêtés par les propriétaires de collections particulières, on soit quelquefois obligé de faire fléchir une rigueur qui pourrait paralyser l'obéissance, si elle se montrait trop exclusive. Il y a là toutes les difficultés de rapports délicats à ménager, et l'on serait mal venu à reprocher au comité de l'exposition de ne pas s'être toujours montré d'une rigidité austère. Le point important, c'est qu'il y ait un certain nombre de bonnes choses, pour donner de la valeur à l'exposition. Mais, vis-à-vis des tableaux d'artistes vivants, il faut ne choisir que les choses



Un moulin à vent, tableau, par M. Jules Dupré, appartenant à M. Baroillet.

lé, le premier arbre venu, dont la noire silhouette, au feuillage sec et rare, se profile sur le ciel; puis, sur le gazon, des branches d'arbre qui nourrissent, des pierres moussues, des farnes indécises qu'effacent aux ombres du soir; la solitude, le silence! *Le Paysage d'automne* nous transporte aussi à cette heure solennelle de la soirée qui a tant de charme pour la rêverie. Dans le premier tableau, le soleil était en face de nous sous l'horizon; dans celui-ci, il est derrière nous, et il illumine, de ses demi-ombres claires, les cimes de quelques arbres jaunissants, qui, à travers leurs troncs, nous laissent apercevoir une longue plaine aux formes vagues, aux teintes assourdis, et, dans les vapeurs de l'horizon, une ligne de cimes noires qui s'évanouissent comme de pâles fantômes. Même attrait poétique; cependant le ciel, dans le haut du tableau, semble trop sombre et suit trop mal. Les bouquets de feuilles jaunes, laborieusement touchés, ont de la lourdeur et ne sont pas heureux de forme. Les premiers

de la Société des artistes, un fruit de savoir nouvelle, nous commencerons par eux les indications rapides que nous allons donner de quelques-uns des ouvrages réunis.

M. Rousseau a un vif sentiment de la nature; il l'aime, il l'écoute parler, comprend merveilleusement son langage, et il excelle à nous redire l'accent qu'il a recueilli sur la lisière d'un bois, sur les bords d'une mare, le long d'un buisson isolé dans un champ. Il ne cherche pas la beauté de ses lignes grandioses; il ne s'inquiète pas de découvrir au loin les sites heureux où elle se groupe avec une élégante disposition de masses qu'on dirait empruntées à la science; il ne la compose pas, et c'est là même, à mon avis du moins, une partie faible de son talent; mais il emporte de sa contemplation quelque chose de plus précieux, il emporte une impression, et il vous en fait infailliblement éprouver le charme sympathique. C'est ce qu'on ressent devant son *Soleil couchant d'automne ou litière du bois*: une ligne lointaine d'arbres aux branches dépouillées se découpe sur l'horizon empourpré des dernières teintes du soleil couchant que reflètent dans le ciel des myriades de petits nuages. Sur le premier plan un arbre iso-



Casazov andalous, tableau, par M. Armand Leleux, appartenant à l'auteur.



La Récurveuse, tableau, par Charlin, appartenant à M. Marcellin.

ayant un incontestable mérite, ne fût-ce que pour ne pas laisser prendre l'habitude aux choses médiocres de venir en nombre assiéger une porte évidemment trop petite pour les laisser passer.

Le mode d'exposition, tel que l'association des artistes parait l'avoir arrêté, est convenablement approprié au but qu'elle se propose. Il faut lui savoir gré de ce qu'elle a obtenu, tout en l'invitant à opposer une barrière infranchissable aux empilements qui lui seraient nuisibles. Elle cherche, autant qu'il est en son pouvoir, à donner un vif intérêt de nouveauté à chacune de ses expositions annuelles. La première année, c'était M. Ingres qui venait se révéler au public sous toutes les faces de son talent. La seconde réunissait toutes les générations de peintres de la famille des Ver-net et M. Delaroché. Cette année, le public peut enfin faire connaissance avec la peinture d'un paysagiste dont le nom a grandi, malgré les injustices du jury qui l'ont éloigné du Louvre. Le nom de M. Rousseau (Théodore) a acquis une juste célébrité, quoique ses œuvres, confisquées au profit de quelques amateurs seulement, aient été privées jusqu'ici du grand jour de la publicité. Comme ses tableaux sont, dans l'exposition



Paris recevant Hélène conduite par Vénus, dessin de Prud'hon, appartenant à M. le comte de Pourtales.

plains manquent de solidité. *Le Soleil couchant d'orage* est une étude d'un effet saisissant. — A côté de M. Rousseau, nommons son ami, M. Jules Dupré, autre exilé dont l'absence est, chaque année, au salon un sujet de regret. On s'arrêtera avec plaisir devant la vive et gaie lumière de son *Moulin à vent*, appartenant à M. Baroillet. Nous reproduisons ici cette jolie petite toile. — M. Marillat nous fait assister à la balle d'une *Caravane en Syrie* et nous transporte sur les bords du Nil. Cette toile est rayonnante de lumière. L'éclat du jour se répand partout uniformément. Sous ce ciel calme et d'incendant le Nil dort immobile. Il vous semble que vous glissiez insensiblement sur le fleuve mystérieux qui se confond avec les lignes basses de l'horizon, et va se perdre dans les solitudes solennelles de cette terre d'Égypte. L'œil abasourdi du voyageur se porte à peine sur le petit village qui est là sur une des rives. Il semble qu'il n'y ait dans cette peinture que de la lumière, de l'air et de l'eau. — L'exposition possède trois tableaux de M. Eugène Delacroix: *Charles-Quint dans le couvent de Saint-Just*; un *Combat du ginar et du pacha*, et *l'Enlèvement de Rebecca*, exposé en 1846. — On y verra

avec un grand intérêt, deux tableaux célèbres de Gérard, appartenant au roi : le *Cuirassier blessé* (1814) et le *Chasseur de la garde*, ou guide de l'armée d'Italie appelant sa troupe; portrait de M. Drouot (1812). Cette peinture large et pleine de feu d'un jeune homme de vingt ans, élève de Gérard, n'était pas seulement une révolte hardie, c'était une révolution. « D'où cela sort-il ? » s'écria David ; je ne reconnais pas cette touche-là. — A côté de ce rude athlète un renouveau sera un suave talent qui protestait depuis longtemps solennellement, par la grâce et par la poésie, contre l'aridité académique des peintres de l'Empire. Une réduction faite par Prud'homme, pour M. de Forbin, du grand tableau de Zepher de la collection Sarmariva, est un petit bijou qui a été payé cent fois au poids de l'or. Nos essais de donner une idée de la composition représentant *Paris reconquise* ont été conduits par Venas, mais rien ne peut donner idée de l'élegance exquise de ce dessin vapoureux. Un triste intérêt se portera sur un autre dessin appartenant à M. Carrier, et dans lequel on retrouvera la souriante figure de mademoiselle Mayer, cette femme qui avait vu à Prud'homme, dont elle était l'élève, une affection si vive et qu'une susceptibilité amère entraîna à se donner la mort. — En regard de cette figure irrégulière, mettons les traits calmes d'une autre femme peintre, aussi anéssi par son maître, mais qui devint son épouse. *Madame Gayard*, épouse de Vincent, auteur du tableau de *Molé au milieu des factieux*, qui est à Champlâtreux, s'est représentée elle-même occupée à peindre et ayant derrière elle deux de ses élèves, *Madame Bervoie* et *mademoiselle Capet* (1785). Les étoffes sont habilement traitées, et les ajustements, fournis par la mode du temps, sont mis en œuvre d'une manière assez pittoresque. — Ammonter des curiosités les plus remarquables de l'exposition, il faut compter plusieurs tableaux de Chardin, le grand magicien, selon Diderot. Ce brutal réaliste, au temps de Grenzé et de Bouché, sans aucun égard pour les scrupules de la moralité, nous peint une *Femme qui tire de la tige une fontaine*, le *Garçon cabaretier*, la *Leçon de lecture*, et d'autres naïvetés de son pinceau, qui terminent la fontaine aussi bien que la femme, et si sa partialité apparaît, c'est plutôt en faveur du broc qu'en faveur de la figure du garçon cabaretier. Le procédé d'empatement est uniforme jusqu'à la monotonie ; il a un aspect greux qui rappelle les effets que l'on obtient en frottant la toile avec le plat d'un pinceau chargé de couleur épaisse au copal. Ces tableaux ont une clarté, une simplicité et une tranquillité d'aspect qui plaisent de prime abord. *Les Tours de cartes*, charmant petit tableau malheureusement fatigué. Regardé à travers une lunette renversée, cela serait un joli Meissonnier. *Le Singe antiquaire* est bien posé, mais c'est une chose très-lâchée. Decamps nous a rendus difficiles en fait de babouins. Quel que soit l'auteur du *Portrait présomptueux de madame Lenoir, femme du lieutenant de police*, c'est une peinture excellente : la douceur intelligente de cette tête de femme exerce sur le spectateur l'attrait le plus sympathique. On sait du reste que Chardin, même à la veille de sa mort, exposait encore au salon des portraits d'un excellent caractère. — Après Chardin, nommons cet autre peintre réaliste de notre époque, M. Armand Leleux, à l'énergie que pinceau duquel nous empruntons, pour le reproduire ici, le *Cavalier andalou*, que nous reverrons encore dans quelque temps à l'exposition du Louvre. — Parmi plusieurs tableaux de Grenzé, nous citons un *Portrait de Fabrice d'Égyptine*. — Valade, cet oncle-tout, qui trompe dans ses rêves fantastiques, tant d'âmes heureuses en robes et en coliflors de satin rose, safran ou vert-pomme, est représenté par trois petites toiles : *l'Indifférent*, *la Fiancée*, *la Famille*. — *Le Vrai à l'Amour*, de Fragonard, est le dernier mot de la grâce qui se subtilise; c'est la forme et la couleur passant à l'état de fluide impénétrable. Au delà, il n'y a plus rien. — Pour nous remettre de ce vertige, prenons-nous à une vigoureuse réalité. Une *Courtesane* est attribuée à Rembrandt, peu importé; en tout cas, c'est une forte peinture, c'est l'œuvre d'un pinceau hardi. C'est Phryné des bords de l'Ainzel a passé d'une galerie de La Haye dans celle de M. Leroy d'Étiolles. — Nous aurions encore à vous parler des portraits de Rigaud, de Largillière, de Labour; de tableaux de Bonington, de Léopold Robert, de Robert Fleury; de *Funérailles de Titien*, de M. Inssé; d'un *Moi malade*, de M. Meissonnier, etc.; mais nous nous contenterons, après avoir appelé votre attention sur ces noms ainsi que sur une collection nombreuse de portraits intéressants, entre autres celui de Mirabeau, par Boz, de citer encore les noms de Gros, de Girodet, d'Isabey père, de Zueglar, de Corot, de Thullier et de Jolyard, et, parmi les Dessus, de signaler ceux de MM. Marchal, Vidal.

Toutes ces curiosités artistiques étaient éparpillées dans les collections particulières de MM. Bourtales, Belsort, Marcellin, Collot, de Saint-Aubin, Barrois, Leroy d'Étiolles, le comte de Morny, le comte d'Espagnac, Wallon, Meissonnier, etc. — Que de démarches, de déplacements, pour les aller trouver dans les divers endroits où elles étaient disséminées ! Le musée improvisé, où la Société des artistes les a réunies pour quelques jours, permet, avant qu'elles ne se dispersent de nouveau à tout jamais, de les voir et de les étudier à son aise et sans perte de temps. C'est un service rendu à l'art et à ceux qui l'aiment. A. J. D.

Le Misogynie.

COUVE — Voir L'UNE X, pages 263, 278, 294, 310 et 326.

SECONDE PARTIE.

XI.

L'UNIVERS A LÉDÉ, CÉDONUS, MON CHER FABRICE.

Il n'est pas inutile de dire, en commençant la seconde partie de ce conte, que le poète Odoacre ayant reconduit le sei-

gneur Eric jusqu'à sa porte, celui-ci le lança vertement sur ses indiscrètes façons durant le souper de tout à l'heure. Fabrice n'était plus là pour gêner la sévérité de la dame, et la jolie veuve, irritée encore par la contrainte que lui avait imposée son dégoûté cavalier, se vengeait de la belle manière contre l'Élégiacque Danois. Toute excuse ne valait rien. Madame Adrienne se devait avec douceur et politesse des mots les plus cruels, si bien que le malheureux poète, habitué dans ses vers à apostropher les dieux immortels, à commander aux éléments, à donner des lois aux étoiles, se trouvait en proie plutôt à d'assez humbles et d'assez sottes proportions. — On ne voulut pas même lui confier dans quelle toilette on paraissait cette nuit au bal, et le pauvre académicien fut congédié avec l'ordre d'aller rendre Fabrice pour le présenter au souveigneur qui donnait la fête. Il partit donc en roulant ses soupçons.

Fabrice s'était habillé en gentilhomme romain : velours et satin noirs de la tête aux pieds, avec l'épée à poignée d'argent, le collier d'or sur la poitrine et la plume blanche sur la toque ; sombre costume conforme à ses ennemis ! Le bourgeois Myron, qui devait suivre son maître, était vêtu tout entier de jaune triste ; il cachait sous un masque noir la disgrâce de sa physionomie. Quant au valet Ambroise, Fabrice voulait qu'il gardât la maison pour expier ses péchés érotiques ; mais ce jeune garçon, poursuivi par la pensée de Lisette, méditait une évasion.

Odoacre se présenta, l'air contrit, sous les lauriers symboliques dont il avait orné sa tête. On se mit en route aussitôt : Fabrice et son suivant affligé, le bourgeois Myron, furent accueillis avec distinction par le gouverneur, qui se félicita de leur présence à la fête ; puis ils se mêlèrent à la foule parée, après avoir salué le seigneur poète, dont la compagnie leur était à présent superflue. Mais Odoacre ne les perdit point de vue, attentif à toute dame qui viendrait accoster Fabrice, et bien sûr, hélas ! qu'on ne l'accommodât pas lui-même.

Nuit charmante, digne des régions des fées ! Les peuples étaient illuminés de mille feux ; la foule y prononçait ses riches couleurs, marchant doux sur les gazons, riant, courant, chuchotant au bruit d'une vive musique cachée derrière les arbres ; on avait laissé dans l'ombre les hosquats, par égard pour les amants de la nuit ; là régnait le silence, le mystère, et les âmes délicates pouvaient, en ces retraites charmantes, goûter de loin le frottement et les échos de la fête. Au ciel, les étoiles brillaient, — pour emprunter un des vers du poète Odoacre, — comme si le bon Dieu, les eût nouvellement reformés ; dans l'air courait un souffle tiède qui agitaient les feuillages et les lumières.

Déjà Fabrice regrettait d'être venu à cette fête. Adossé contre un massif, dans l'ombre, il regardait les masques passer et repasser devant lui, il entendait le frottement de la soie sur le gazon, il respirait de douces odeurs et voyait brüler des yeux comme des éclairs. Le charme de l'inconnu le pénétrait ; un vague désir remuait son cœur ; de tendres souvenirs, d'aimables pensées, qu'il croyait mortes en lui, semblaient tout près de s'éveiller. Il lui fallait sur lui-même pour vaincre ces lâches impressions, et, s'attachant à la rêverie funeste, il se rejeta dans la foule. Mais alors un sentiment étrange, amer, s'empara de lui.

« Hélas ! se disait-il, haine impuissante, vaine et stérile inimitié ! Je suis seul à détester celles que tous les autres aiment, et mon aversion ne leur ôte pas un grain de cet universel amour ! Les voici sous mes yeux, hautes, parées et riantes, des fleurs en main ; c'est pour elles que toutes ces lumières versent leurs feux, pour elles que ces airs harmonieux exhalent le silence de la nuit, pour elles que ces parfums exhalent leurs parfums. Mon cœur s'épouse en une vaine colère dont se riraient nos odieuses ennemies ! Que leur fait un ressentiment solitaire ? Idoles adorées, que leur importe un blasphème ? Le reste du monde entier n'est-il pas à leurs genoux ? Que j'attise ma haine et mon mépris ; tous ces cavaliers, beaux et fiers, plus jeunes que je ne le suis et qui ont encore leurs âmes à donner, tous je les vois se presser ardemment sur la trace de celles que je fuis ; ils épient un regard, ils guettent une parole, ils cherchent à l'enivrer la douce servitude. L'heure et le lieu sont propices : c'est ici, sous ces ombrages éclairés, dans cette nuit de fête, que les cœurs s'allument ! Les visages féminins se sont couverts d'un autre masque pour s'épargner la peine de feindre et le soin de rougir. On peut voir sans être vu ; on irrite le désir curieux, on flatte l'espérance aveugle. Quel triomphe et quelle joie ! Le pouvoir féminin saurait-il le moins éblouir ? La souveraineté sur les cœurs, sur les esprits est-elle plus flagrante jamais?... Que fais-je donc en ce lieu où assister à la victoire de celles que ma haine courrait déifier, et que morfondre sottement dans une passion ennemie... »

Fabrice se remua encore sur ce thème ingrat bien d'autres propos qui le remuaient désagréablement à ses propres vœux ; il savait plus s'il en voulait davantage aux autres de ne pas partager son aversion contre le sexe, ou à lui-même d'avoir divorcé avec les autres en prenant pour objet de sa haine celui de leur amour. Aussi cherchait-il de tous côtés Eric, l'ami de fraîche date, Eric, l'associé de ses sentiments intimes, et s'étonnait-il de ne pas le trouver, juste au moment où il avait le plus grand besoin de sa complaisance secourable. Eric ne paraissait point encore ; Eric laissait son allié seul livré à lui-même. Pour tout reconfort, Fabrice n'avait auprès de lui que le bourgeois Myron, tristement immobile dans sa casaque jaune. Et même ce dernier avait allé-t-il lui être enlevé par le coup du sort le plus bizarre...

Un domino blanc vint saisir à l'improviste le bras de l'infortuné bourgeois ; il lui dit je ne sais quels mots à l'oreille, puis l'entraîna dans une allée très-obscurcie. Joseph Myron, ainsi capturé, se laissait mener douloureusement. Quant à Fabrice, il demeurait stupéfait, ne pouvant croire à ce phénomène du bourgeois Myron entraîné dans les massifs par un domino blanc...

« Qu'est-ce masquée ? De quel côté ont-ils tourné ? Dites-moi, n'est-ce pas par cette allée ? » Fabrice, ainsi questionné coup

sur coup, au beau milieu de sa stupéfaction, trouva devant lui planté le seigneur poète, venant d'haleine et plus perplexe qu'on ne saurait dire. Odoacre eut de quitter en courrant son poste d'observation, dès qu'il avait vu le domino blanc s'arrêter auprès de Fabrice. Mais il était déjà trop tard. Le masque avait disparu avec Myron, sa triste prise.

« Par ici, » répondit sèchement Fabrice, en désignant une allée au hasard. Tout aussitôt il céda la place au poète dont la société ne le tentait pas ; puis il s'enfonça, d'un autre côté, dans les massifs, avec l'espoir de retrouver le bourgeois Myron et de le débarrasser aux infortunes nouvelles qui sans doute le menaçaient sous les feuillages du Danemark.

XII.

LE CARQUOIS DE DIANE CHASSERESSE.

Après quelques détonations, Fabrice aperçut se monvant dans l'obscurité des charnelles une forme blanche, svelte et gracieuse ; l'on eût dit une statue qui marchait, un marbre grec descendant de son piédestal, et courant, la nuit, sur la mousse des allées. C'était une Diane chasserresse, les cheveux relevés aux tempes, le front couronné de l'arc d'argent, le pied chaussé du cothurne ; elle se drapait à l'antique dans ses voiles blancs ; sur son épaule sonnait le carquois classique. Chose étrange pourtant, et qui jurait un peu avec l'art de Phidias, Diane avait la main finement gantée ; elle portait sur le visage un petit masque de velours noir.

Fabrice et la déesse s'arrêtèrent l'un vis à vis de l'autre. La surprise de notre héros redoubla lorsqu'il s'entendit interpeller en langue toscane :

« Eh ! qui cherchez-tu sous ces ombrages barbares, fils de la divine Italie ? »

Fabrice se sentit tout charmé de ces soudains accents de la patrie ; mais comme la fête l'avait rendu fort maussade, et qu'il n'était pas d'humeur à quêter l'aventure :

« Belle déesse, répondit-il peu zalamant, je ne suis point Endymion ; souffrez que je passe mon chemin. Je cherche dans ces bosquets un bourgeois de Mantoue, très-triste, nommé Myron... »

« Ah ! reprit la Diane, j'avais bien ouï dire que tu étais l'ennemi des dames, mais j'ignorais que les sentiments seraient un peu plus doux envers les statues. Amollis-toi donc, patricien romain ; je ne suis qu'un marbre taillé. Viens, donne-moi ton bras. Don Juan invitait à souper la statue du commandeur ; le seigneur Fabrice aura bien le courage de faire quelques tours d'allée avec la fille de Latone... »

Ce disant, d'une voix douce et traînante, affectée même en sa douceur, comme pour se déguiser, la statue prit le bras du cavalier. — Ils marchèrent un instant sans rien dire. La statue fit un petit éclat de rire frais et charmant.

« Déesse, dit Fabrice, vous riez. Serais-je pour quelque chose dans votre gaieté ? »

— Ecoute, reprit la statue ; je suis une bonne déesse, mais tu vois sur mon épaule ce carquois tout plein de flèches aigües. Chasserresse, j'aime aussi faire la chasse humaine, et je me plais à jeter mes traits dans une foule brillante, parée, chamarrée de broderies et de sottises. Tout à l'heure, la nuit, sur la pelouse, je vous ai percé de part en part quelques *fort-vetus* de la finance danoise, pêcheurs de barques, quelques fades amoureux, quelques coquettes, minaudières encore sous le masque. Mais ces gens-là me dégoûtent même des blessures que je leur fais. Venez-tu que je tourne à présent contre toi la pointe de mes flèches divines ? »

— L'enveloppe est dure, belle déesse, très-dure, je vous en avertis ; lancez donc vos traits, s'il vous plaît de les lancer. — Prenez garde, monseigneur l'invulnérable ! Achille lui-même péchait par le talon ; vous pourriez bien avoir, aussi vous, votre point sensible. Tenez, supposez, pour un instant, qu'au lieu d'être la vierge immortelle, que vous êtes la douce Vénus qui règne sur les cœurs, et que, je vous soyez, vous, mon ennemi personnel, à cause de cette inimitié farouche que nous narguez au beau sexe. Eh bien, dites-moi, n'aurais-je pas la partie belle contre vous ? Faut-il soulever un peu vos voiles ornementaux ? De forfanterie, mon Dieu ! que de vanité, d'affection et de méchante injustice ! C'est la faute des mots, s'ils sont durs ; ce n'est pas la mienne. Vous accusez nuit et jour la scélérate femme, vous parlez des dames comme d'autant de vipères. Mais quelle est donc votre inamitié, je vous prie ? A quinze ans, les mauvais livres vous avaient appris déjà, à vous comme aux autres, qu'un homme s'élève au-dessus du commun en faisant le perfide avec les femmes ; vous aviez lu, je gage, toutes les histoires de don Juan, votre jeunesse se regardant d'avance dans ce miroir des parjures et des fatuités, et, sur les bords de l'étude, vous rêviez, avec une malice déshonnée, à la femme de votre maître, à la sœur de votre ami l'évêque. Voilà, n'est-ce pas, un cœur bien préservé pour être aimant et sincère ! Vienna l'heure de la liberté ; l'enfant s'est fait homme ; il marche brillamment dans les voies de la vie. Non, seigneur, non, vous n'avez point été vain et faux comme tous ces amants du plaisir ; non, vous n'avez jamais prononcé des vœux impudiques, jamais prêté de mensonges à votre cœur ; non, non, meilleur que la plupart, vous ne vous êtes point fait un jeu de la tendresse d'une femme ; vous n'avez pas en la lâcheté de trahir celle qui vous aimait ; vous n'avez point envisagé d'un œil sec les larmes qu'elle versait ; fidèle, galant et discret, vous ne vous êtes jamais divertis avec vos pairs des chagrins jaloux que vous causiez, des charmantes personnes qui languissaient pour vous ; et, dans une nuit de jeu, au milieu des flacons vides et des filles perdues, vous n'avez jamais conté l'histoire de vos premières amours, jamais jeté, à ces êtres impurs, le nom, le nom sacré de celle qui vous avait donné son âme et confié son honneur ! Allons, vous êtes un saint ; pas un péché veniel sur votre conscience, pas une faute même légère envers ce sexe trouvé si criminel !... Et d'ailleurs, eussiez-vous mis vingt femmes au tombeau, eussiez-vous betri les plus purs, déshonoré les plus honnêtes, eussiez-vous, dix ans, donné asile dans votre cœur aux

laides passions, eussiez-vous enfin prostitué de toutes façons vos desirs et vos tendresses. Un jour, vient, foin ! fâste, où il vous plaît de vous éprendre d'une flamme plus belle, et, de ce jour-là, vous vous absolvez vous-même de tout votre passé, vous vous faites nouveau à vos propres vœux, votre amour est comme un autre baptême qui vous rend l'innocence ! Comment alors n'être pas adoré ? Quelle femme aura assez d'impertinence pour s'aproveoir que vous n'êtes plus qu'un débris de ce que vous fûtes, qu'une ruine orgueilleuse ! Libertin, vous voici friand de pudeur ; partez, vous célébrez à présent la divine fidélité ; voluptueux sans âme, vous préchez la douce communion des cœurs ! Oh ! le touchant retour ! oh ! l'aimable conversion ! Celle-là serait-elle aveugle qui ne trouverait pas en vous l'idéal rêvé. Que vous manque-t-il, en effet ? les illusions naïves et crédules ? mais vous travaillez de votre mieux à vous redonner de la candeur... La jeunesse et la foi ? mais ne vous rajeunissez-vous pas à plaisir, ne reverdissez-vous pas de toutes vos forces, et après avoir douté même du doute, ne goûtez-vous pas à croire comme un charme de nouveauté ?... Ainsi les femmes après de vous seront-elles sans excuse, si elles ne tombent pas dans l'idolâtrie. Peut-être bien pourtant doit-il leur venir une crainte, rien qu'une. Qui aimez-vous en somme : elles ou vous-même ? votre amante ou votre amour ? Grave question... Il est si doux de sentir battre un cœur qu'on croyait mort, de pleurer quand on pensait n'avoir plus de larmes, d'aimer, de rêver, quand depuis des années amours et rêveries flottent en l'air ! Pauvres femmes, trop clairvoyantes ! elles surprennent dans les yeux de leur amant des pleurs qui ne coulent point pour elles ; elles découvrent qu'elles ont une rivale dans le cœur de don Juan, une rivale, la tendresse même que l'égoïste cherit à cause de soi et beaucoup plus que celle qui la lui inspire... Puis ce ne sont que des accès, des transports et là sur un fond morne et glacé. Que le soleil se cache sous un nuage, amoureux subline, vous sentez votre front obscurci du même coup ; la vie triste, morose, soucieuse, la vie déjà épuisée reprend ses droits et chassa la chimère : vous fléchissez sous le faix, et l'amante candide, qui vous croyait tout à l'heure si riche de jeunesse, trouve votre regard las et terne ; sur vos lèvres passe un sourire d'hiver ; votre voix résoune, froide, triste, comme l'écho de vos vœux anciens... Ah ! aussitôt la découverte faite, cruellement faite, vienne le printemps, le vrai, le jeune, qu'il se présente sous les traits d'un amant, vous autres, infortunés, vous perdez ; vous vous dédaigne, ou vous trompez... Vous allez donc faisant grand bruit de vos malheurs, condamnant sans appel l'exécutable race féminine ; vous élevez un mur d'airain entre le sexe et vous... Pauvre mur, pauvre mur, qu'il faudrait-il pour le renverser ? le petit doigt d'une femme curieuse d'éprouver ce bel obstacle. Et c'est là le secret espoir qui se cache, à votre insu, au fond de votre âme. Vous vous flâtez que l'on viendra vers vous, puisque vous ne voulez plus aller vers l'ancienne idole. Vous complexez vous enfin l'habile règleur de l'ancien conseil de déesse : craignez que les femmes n'aient moins de curiosité que vous ne l'avez cru, et rappelez-vous bien que ceux qui font profession de lair le sexe entier, après leurs belles années d'esprit fort, finissent tous, les pauvrets, par épouser leur gouvernante... »

La déesse riait sans méchamment. Fabrice, piqué, allait répondre sur le même ton. Odoacre se présenta, au détour de l'allée, l'inévitable Odoacre, toujours courant... Une femme au bras de Fabrice !... Le poète s'arrêta court et s'approcha sans discrétion.

« Oh ! c'est un poète, — dit la déesse parlant à Fabrice et se servant encore du langage italien, qu'Odoacre par malheur n'entendait aucunement, — c'est un poète, un adorateur lyrique dit bien sûr ? Franchement, seigneur Fabrice, je ne saurais décider si votre haine est plus plaisante et plus saugrenue que son adoration. Pourtant, c'est un poète ; et à tout seigneur tout honneur ! Si vous en croyez les vers qu'il fit, ce vivant à des ailes qu'on ne voit pas, des ailes sérapiques ! Quand il porte le costume à la française, on croit toujours que les basques brodées de son habit vont s'enrouler comme les deux ailes d'un hanetton, et que le divin norrit s'envelopera dans un firmament. Etre mélodieux et harmonieux, et malheureusement insupportable, petit cavalier de Pézage et vrai nichel-laucien, cloche assourdissante, tambour toujours roulant, percée-nerge de la Chersonèse cimbrique, objet d'envie pour la Norwège, etc., etc., »

« N'est-ce point de moi que l'on parle, seigneur Fabrice ? demanda le pauvre poète qui voyait la déesse le désigner du doigt ironiquement.

« Madame se moque des poètes de mon pays, » répondit Fabrice.

Puis il voulut tourner le dos à Odoacre ; mais le bras de la déesse glissa sous le sien ; Diane disparut dans les charnelles, avant que ni Fabrice ni le poète eussent le temps de la retenir.

La suite à un prochain numéro. ALBERT-AUBERT.

Esquisse d'une histoire de la mode depuis un siècle.

LES FEMMES SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XVI.

Quatrième article.

Le beau Léonard, le coiffeur à la mode, l'académicien romanesque de la coiffure, nous a conduits jusqu'au seuil du bonhoir. Entrons-y sur ses pas. Pénétrons dans ce charmant réduit où se font les apprêts de la toilette. Nous y rencontrerons quelques mannequins à l'anglaise, ou quelques un de ces jolis abbés musqués, dont nous nous parlions dernièrement. Ils viennent amuser la divinité du temple avec les récits des scandales de la ville ou avec les précédents des scandales du lendemain ; draper la cour, bafouer la ville, imiter sous le ridicule toutes les puissances du jour ; la favorite, le roi, les parlements, les beaux esprits, la pièce en vo-

gue, la beauté à la mode. Indépendamment de l'abbé ou du marquis, nous sommes aussi exposés à rencontrer quelque poète lisant une œuvre badine et jetant les fondements de sa gloire future au moyen de ses petits vers répandus devant un aréopage distrait et inattentif. Pendant, au milieu d'une aimable spirale d'iris et de bergamotte, assise devant sa toilette, qu'enveloppe un blanc linge, la femme que l'on vient consulter consulte son miroir, et surveille, à travers mille froissements interrompus, l'ajustement de sa coiffure, à laquelle Léonard met la dernière main. A chacun de ses mouvements, et suivant le flux et le reflux des plis abandonnés de son peignoir, l'œil curieux découvre et cotoie de nouvelles perspectives, et est doucement ému des révélations partielles d'une beauté qui le trouvera peut-être indifférent, quand le soir, à Marly ou à Versailles, elle se montrera sans réserve et dans tout son éclat. Mais alors ces lèvres discrètes ont tout leur charme. La reine du bonhoir prend l'avis du marquis sur la pose d'une *failette*, consulte l'abbé sur une mouche à placer. C'est en vain que sa petite *pendule à la balançoire d'amour* l'aveit de la fuite du temps ; rien ne la presse. Qu'à-elle de mieux à faire, pour le moment, que de prolonger le plus longtemps possible ces doux loisirs qui s'écoilent entre un semblant de galanterie et un semblant de toilette ? Car il ne faut pas s'y tromper, quand elle vous reçoit, sa toilette est déjà à peu près quart faite. Les cosmétiques ont longuement caressé l'ivoire de ses bras ; ses cheveux ont été défilés, brossés, liésés avec soin ; ne craignez pas que le fer à papillottes vienne affecter désagréablement votre odorat. De longues heures ont déjà été sérieusement occupées, avant celles qu'elle consent à perdre en votre présence, pour disposer quelques boucles et quelques chiffons. — Cette portion de leur vie que les femmes d'autrefois consacraient, au milieu des soins de leur toilette, à cette inimaginable confusion de coquetage étourdi, de babillage spirituel, de coquetterie et de fadeurs galantes, est encore un trait effacé des mœurs du dix-huitième siècle. Le bonhoir, autrefois accessible, est généralement mystérieux aujourd'hui. N'en faisons pas honneur exclusivement à la dignité des mœurs. Les bonhoirs, fussent-ils encore aujourd'hui ouverts aux longues visites, comme ils l'étaient alors, seraient exposés à être souvent déserts. Quelle que fût la séduction, il y aurait souvent des défections parmi les heureux privilégiés. Quand l'heure sonnerait, les grâces à demi parées risqueraient fort de rester solitaires, parce que le due serait à quelque commission de la Chambre des pairs ou des députés, le marquis à une assemblée d'actionnaires d'une compagnie de chemin de fer ou d'assurances, le comte à la Bourse et le jeune baron à terminer son cigare devant Tortoni.

Mais n'anticipons pas sur la gravité et la sagesse que le temps fera éclore. Nous sommes encore dans le siècle des tempéras. Dorait met des mouches et du rouge à sa muss, Boucher, Madame se grâces et ses Amours, et la nichée des galants abbés, qui ne s'est pas encore envolée par le ciel, où salait encore vos ventiers dans les bonhoirs des belles. Laissons ces heureux insoucients, poète, abbé, marquis et coquette, deviser entre eux et s'amuser de ces récits futiles ou inutiles qui plaisaient tant alors qu'on les racontait, mais qui ont perdu leur charme depuis qu'on les imprime, et, quittant le bonhoir, jetons un coup d'œil rapide dans la garde-robe sur quelques atours suaves qui s'offrent à notre vue. — Voici d'abord la robe ordinaire à la française, ouverte en avant pour laisser apercevoir le *jupon*, le plus souvent d'étoffe perle. On lui donne par derrière deux aunes d'ampleur, auxquelles on ajoute de chaque côté une pointe par en bas. A droite et à gauche du *jupon*, est pratiquée une ouverture pour la poche. Le dos de la robe est plissé à plus plats. Les manches, s'avancant que jusqu'aux coudes, sont assujetties par de petits morceaux de plomb. De ces manches plombées partent de longues manchottes pendantes de dentelle, qui recouvrent en partie le bras. Les *garnitures*, les *volants*, les *jalbals*, il est inutile de le dire, varient à l'infini. Si c'est une robe de cour, on lui donne, comme au temps de Louis XIV, une queue d'une longueur démesurée. Cela est ridicule, mais cela se fait de par la mode et de par l'étiquette ; moyen de s'y soustraire ! Il faut savoir porter cette enfraie avec grâce. D'ailleurs il y a un certain coup de talon pour rejeter adroitement sa queue en arrière, qui est du meilleur effet. C'est un appanage de l'aristocratie ; cela vous distingue des petites gens ! La robe de cour, beaucoup trop longue par en bas, est en revanche extrêmement dénichée par en haut. A une certaine époque, les robes étaient si décolletées, et les épaules et la gorge si découvertes, que personne à cet égard n'avait plus le droit d'être jaloux des privilégiés du bonhoir. — La *levée* est un emprunt fait, pour le nom plus que pour la chose, à l'antique tribu chargée à Jérusalem de garder l'arche sainte : faite d'abord comme une robe de chambre d'homme, elle montait jusqu'au cou, et se portait volante pour le négligé. La première modification qu'on lui fit fut de mettre pardessus une ceinture pour la serrer sur le corps. Bientôt on élargira le tour de la gorge, on descendit le collet et l'on marqua la taille avec des plis ; mais comme ces plis avaient pour résultat de la grossir, on coupa le corsage, on le fit juste, et l'on joignit le reste de la robe plissée sur les hanches. Les manches, qui descendaient d'abord jusqu'au poignet, furent rétrécies, ornées de parements, et remontèrent jusqu'au-dessus du coude. Ainsi transformée de manière à la rendre méconnaissable, la robe des femmes de la tribu de Lévi devint un habit de parure des femmes du dix-huitième siècle. Cependant la commodité de la lévite dans sa première forme, pour le voyage ou la chambre, la fit reprendre de nouveau sous le nom de *quizevite*. Cette robe, qui se serre avec une coulisse, fut initiée, avec quelque différence, sous le nom de *chemise à la mode* en 1785. La *polonoise*, si à la mode en Louis XV, fut ouverte pardevant, s'éclaircit à droite et à gauche sur les hanches, après avoir pris la taille avec assez de grâce ; elle est très-courte et tomba six pouces au-dessus du *jupon* ; elle se relève de chaque côté avec une gance qui embrasse une certaine portion de la robe et va se fixer au *jupon*. (Dans la

gravure de la partie de *vest* (troisième article) la femme debout tenant un éventail est habillée d'une polonoise). Cette robe à plis larges et librement jetés est restée longtemps en vogue. — L'anglaise n'en diffère qu'en ce que les trois contours du dos se rapprochent davantage par le bas, et finissent en serrant toujours plus comme un *faroucau*. — La *robe turque*, plus emphatique encore, est une polonoise par le dos et trainée d'un tiers de sa longueur. C'est une robe de parure. — Voici enfin le *peignoir* qui, autrefois exclusivement consacré à la toilette, a été mis au nombre des déshabillés galants.

Quel est maintenant cet apparel formidable que nous apercevons dans un coin ? Ce n'est pas le *voile* ni l'ajustement des grâces ; c'est une armure défensive, c'est la cuirasse d'un guerrier. Cette vilaine machine s'appelle un *corps*, et les belles marquises du dix-huitième siècle se contentent à s'emprouver là-dedans ! Comment leur cœur, si souvent agité, n'y suffoquait-il pas ? Comment ont-elles pu en venir à trouver la simplicité de la taille qu'elles ont reçue de la nature contre ce corps rude et d'invention barbare ? C'est substituer à la Vénus de Médicis l'idole dégoûtée du sauvage ; et l'on a vu la cruauté d'étreindre les jeunes filles elles-mêmes dans ces corps chargés d'une quantité de baléines qui les disaient au point de s'opposer entièrement à la liberté des mouvements ! Ce ne sont pas des couturières, ni des marchandes de modes qui travaillent ces pièces de la parure féminine ; ce sont des hommes, des *tailleurs de corps*, expression sinistre ! qui en sont exclusivement chargés. Ceux qui vont porter ces pièces chez la princesse sont ordinairement vieux et laids. Ils ont la terre-rien de l'ouvrier, et leurs manœuvres en sont le tourment. Cependant le bon sens finit par triompher de l'usage. Les corps sont peu à peu abandonnés et réservés seulement pour le costume de cour. Quelques observateurs prétendent que le maître-tailleur embonpoint, si fréquent chez les femmes de cour de Louis XIV, est devenu de jour en jour plus rare ; de moindres proportions appelaient de moindres appareils ; quoi qu'il en soit, le *corps* est remplacé par le *corset*, s'attachant avec des cordons ou se liant par devant.

Pendant que nous sommes en train de fureter dans la garde-robe des vieilles grand-mères, nous demandons la permission à leurs petites filles de jeter rapidement un dernier coup d'œil sur quelques atours ébouriffants, incompréhensibles à l'ingénueuse élégance de notre âge, et dont la bizarrerie déconcerte la piété filiale elle-même. Les *paniers*, dont nous avons déjà signalé les impertinentes dimensions et l'extrême incommodité, sont, à une certaine époque, réservés, ainsi que le *corps*, pour la toilette de cour. Ils consistent en une carcasse de laiton sur laquelle s'appuient plusieurs rangs de canne ou de baléine, recouverts en dessus d'une garniture de crin piquée en tuyaux d'organe. Entre ces tuyaux une ouverture est pratiquée pour fouiller à la poche. Aux paniers succèdent les *bonnettes* faites d'une toile de crin d'une demi-aune de large. Pour soutenir et enliser leurs robes, les femmes ont aussi employé une toile extrêmement gonflée, appelée la *cravate* de crin du bruit qu'elle faisait, mais elle fut remplacée par le *bonnet à crin*. (Nous avons aujourd'hui la *cravate* ; il n'y a rien de nouveau sous le soleil.) Sous les mots qui changent, nous retrouvons toujours la prétention obstinée à l'exécution des formes naturelles.

Il faut se limiter. Nous ne nous arrêtons donc pas devant les petits *tabliers* sans bavette pour la demi-parure en lin, en gaze ou en taffetas de couleur, garnis autour d'une dentelle ou d'une bande plissée en étoffe perle. Jolies sauteuses que nous trouvons là réunies *galoches* pour la pluie, *mules mignonnes* pour le tapis du bonhoir, *sabots chinois*, *à la s'rouges* de toutes s'hauteurs... et admettons le *axe merveilleux* d'une paire de souliers de bal longs et étroits, éblouissant d'or et de diamants brodés en *coqs perdus*, avec la raie de derrière appelée le *venez-y voir* garnie d'émeraudes. Nous sommes en 1778. On ne porte presque plus de diamants ailleurs ; on met son écrivain sur ses pieds.

DE LA COIFFURE.

Sous Louis XV, les femmes de la cour et de la ville s'affublant la tête d'un capuchon d'étoffe noire se replient comme une capote de cabriolet. Cet ajustement semblait être alors pour les Françaises ce que la mantille est devenue pour les Espagnoles ; mais il était trop peu gracieux pour devenir une mode nationale chez un peuple se piquant d'avoir du goût. Les *coiffes* convenaient aux femmes âgées qui ne savaient point abriter leurs humilités contre le danger des vents coulés, mais elles formaient une triste coiffe pour les jeunes personnes, qu'elles engraissaient d'une manière effrayante. Nous avons donné un exemple de cette mode dans la gravure n° 1 de notre troisième article.

C'est surtout à la fin du dix-huitième siècle que la coiffure, ce commencement de la toilette, mérite de fixer notre attention à cause de ses développements prodigieux. Si l'on consulte les gravures et les portraits du temps, on retrouve cependant, à travers les innovations dont nous allons parler, deux formes de bonnets persistantes : pour la femme du peuple, le *bonnet rond*, semblable pour le fond et la passe à la coiffe de nos filles de fermes ; plus, deux ailes plissées en avant sur les tempes et appelées le *bat-en-l'air* ; pour la bourgeoisie, un bonnet bouffant entouré d'un ruban formant des plis ou des coques, avec deux barbes pendantes jusqu'au bas du chignon, et une garniture de *papillons* s'étendant sur les tempes. Dans le principe, ces papillons, étant très-longs, étaient soutenus par un fil de fer, mais plus tard on les dimina beaucoup. Les domatiers restèrent longtemps fidèles à ce bonnet. Vers 1771, les dames remplacèrent par la parure des bonnets par des chiffons posés sur l'éclatée de leur chignon, et cette nouvelle mode donna lieu à un art des plus compliqués. A mesure que les coiffures s'élevaient, les coiffeurs, devenus des personnages de plus en plus importants dans l'état, s'élevaient avec elles. 1772 voit naître les hautes coiffures d'apparat ou *lignes d'opéra* ; 1775, celles dites à la comète. L'année 1774 est célèbre par deux nou-

velles modes qui eurent un grand succès : la *coiffure à la qu'es aco* et le *pouf au sentiment*. Un passage des mémoires de Beaumarclais, contenant une ironie saillante contre le sieur Marin, journaliste, et se terminant par ces mots : « Qu'es aco, Marin ? » fut l'occasion de la première invention. Marie-Antoinette s'étant fait expliquer ces paroles provençales, les répétait souvent en plaisantant dans son intimité. Mademoiselle Bertin, modiste de la reine, les emprunta pour donner un nom à un panache formé de la réunion de trois plumes que les élégantes portaient derrière la tête. Cette mode fut goûtée par les princesses et devint bientôt générale. Le pouf était ainsi nommé à raison de la confusion d'objets qui entraient dans sa composition, et on l'appelait au sentiment parce qu'on y faisait figurer tout ce que la dame affectionnait. On s'en fera une idée d'après la description suivante qui nous a été conservée d'un pouf au sentiment de la duchesse de Chartres. « Au fond était une femme assise sur un fauteuil et tenant un nourrisson, ce qui désignait le duc de Valois (aujourd'hui le roi) et sa nourrice. A la droite était un perroquet béquetant une cerise, on seau précieux à la princesse. A gauche, un petit nègre, image de celui qu'elle aimait beaucoup. Le surplus était chargé d'une touffe de cheveux du duc de Chartres, son père, du duc de Penthièvre, son père, du duc d'Orléans, son beau-père... » Inutile de dire que toutes les femmes rafolèrent des poufs; chaque élégante voulut avoir un pouf à la reine, à la Junon, et être une des premières à se faire coiffer en *parc anglais*, en *parterre galant*, en *moulin à vent* ou en *châins couchants*.

En 1773, les coiffures continuèrent à monter. Le 17 février 1776, la reine, se rendant à un bal donné par la duchesse d'Orléans, avait un panache si élevé, qu'il fallut le lui enlever pour qu'elle pût entrer dans son carrosse, et le lui remettre quand elle en sortit. Mais toutes les coiffures n'étaient pas susceptibles de se désarticuler ainsi; et quand elles eurent atteint tout leur développement, les pauvres femmes, victimes de leur propre folie, étaient obligées de passer la

un objet de pur agrément. Le lendemain, des courtisans crurent remarquer qu'elle avait mis des plumes encore plus hautes. Dans une autre occasion, ce fut Louis XVI, contrairement de voir la reine adopter ces exagérations, qui entreprit aussi de l'en détourner. « Un jour, dit madame Campan, que Carlin jouait à la cour, devant cette princesse, en habit d'Arlequin, il avait mis à son chapeau, au lieu de la queue de lapin, une plume de rason, d'une excessive longueur, qui, s'embarrassant dans la décoration, lui donnait lieu de hasarder cent lazzi. On voulut le punir, mais il passa pour cer-

Elles disparaissaient partout où il passait. « Mais les femmes faisaient comme les limaçons, lesquels, quand ils entendent quelque bruit, retirent et resserrent tout bellement leurs cornes; mais, le bruit passé, soudain les relèvent tout comme devant. » A la fin du dix-septième siècle, les coiffures colossales reparurent sous le nom de *fontaines*, espèce d'édifice à plusieurs étages de mousseline et de rubans supportés par un fil de fer. Grâce à l'inconstance de la mode, cette singulière pyramide s'affaissa tout à coup en 1761, et la cour et la ville y renoncèrent pour la reprendre vers l'année 1771. A partir de ce moment, la période ascendante se continua jusqu'en 1778, où la coiffure atteignit un tel point d'élevation, que le visage, au lieu d'être en haut, ne paraissait plus être qu'au milieu du corps. Cette innovation dérangeait un peu la perspective; elle avait un autre inconvénient, celui de la masquer dans certaines circonstances. Le sieur Devisme, directeur de l'Opéra, se vit obligé de faire un règlement par lequel les femmes ayant une haute coiffure ne seraient plus admises à l'amphithéâtre. Il s'arrogeait d'autant plus facilement le droit d'exclusion, qu'il n'allait guère à cet endroit que des actrices et des femmes galantes. Une demoiselle Saint-Quentin, modiste en vogue, voulant exploiter la circonstance, imagina une nouvelle coiffure plate, nommée à la *Devisme*. Mais elle tenta vainement de corriger la mode par la mode elle-même; la sienne probablement n'eut pas grand succès, car tous les jours, aux différents théâtres, il y avait des querelles à cause des grandes coiffures qui empêchaient la

tain qu'il n'avait pas agi sans ordre. » Louis XVI n'obtint probablement pas davantage que Marie-Thérèse. Le panache à la mode triompha de la batte d'Arlequin, comme il avait triomphé du sceptre d'une impératrice mère. Tant que le caprice le voulait, les coiffures continuèrent à monter, à s'agiter, à se boursouffler, à augmenter sous les trois dimensions. Plutôt que d'en revenir à ce qui était raisonnable, on préféra s'ingénier à trouver des combinaisons propres à faciliter l'extravagance. Quelles que fussent les limites d'élevation des

vue du spectacle. Voilà bien les charnantes égoïstes ! elles ne s'inquiètent pas le moins du monde d'intercepter dans la salle les plaisirs que ceux qui sont derrière elles ont achetés à la porte. Elles iront jusqu'à compromettre dans quelque querelle leurs maris, leurs frères, leurs amants, plutôt que de faire le moindre retranchement dans la puérite extravagance de leur coquetterie.

Cette mode monstrueuse imposait partout ses despotiques incommodités, et il ne fallut rien moins que la chute des che-



Histoire de la mode. — N° 1. Chapeau à bateau renversé (1768).



Histoire de la mode. — N° 2. Chapeau bonnette (1760).



Histoire de la mode. N° 3. Chapeau bonnette (décembre 1766). N° 4. Chapeau de «parterre» (avril 1767).

portées sous lesquelles devaient passer les carrosses, celles des carrosses sous lesquelles il fallait faire tenir les coiffures, elles-cine s'avouèrent pas vaincues; elles plierent, elles ne céderent pas. On imagina un ressort pour les élever et les abaisser à volonté. Avant 1778, l'accommodage des cheveux consistait pour les femmes à avoir sous leur haute coiffure le toupet en avant, formant une pointe sur le front, nommée *physionomie*. Les boucles grosses et séparées qui accompagnaient s'appelaient *attentions*. En 1778, parut le *hérisson*, nouvelle manière de disposer la chevelure. Imaginez l'animal de ce nom couché sur le haut d'une tête, c'est-à-dire une touffe très-haute de cheveux confusément frisés par leurs pointes, et cet horrible fouillis soutenu d'un ruban qui traîne circulairement. Le hérisson se modifia bientôt. Réduit plus tard à l'état de demi-hérisson, il resta plusieurs années



Histoire de la mode. N° 5. Chapeau à bat au renversé (mai 1786). N° 6. Chapeau demi-bonnette (nov. 1787).

tête par la portière de leur voiture; quelques-unes prirent même le parti de s'agenouiller. Les leçons indirectes données à Marie-Antoinette ne purent lui faire abandonner ces coiffures démesurées. Ayant envoyé à Marie-Thérèse, sa mère, son portrait avec une coiffure extrêmement chargée de plumes larges et hautes, la prude impératrice le lui avait renvoyé, en lui marquant que sans doute on s'était trompé, qu'elle n'avait pas trouvé le portrait d'une reine de France, mais celui d'une actrice, et qu'elle attendait le véritable. Marie-Antoinette ne jugea pas nécessaire de se réformer sur

en vogue. Ces chevelures élégées sont ornées de fleurs, de guirlandes, de coiffes de gaze, de perles, de rubans, de dentelles, de tresses, de glands et de panaches. Tout ce magnifique apparaît à un moins deux pieds de hauteur. Sublime Leonard ! que de glorieux travaux accomplis par toi dans cette année triomphale de 1787 !

Cette ambition de coiffures gigantesques est du reste un goût qui date de loin. Déjà au quatorzième siècle elles avaient été en usage sous le nom d'*hermins*. Un moine, de l'ordre des Carmes, avait tonné contre ces cornes embarrassantes.

voux de Marie-Antoinette, à la suite d'une couche, pour y mettre un terme. Elle ne porta plus qu'un chignon plat, terminée par une boucle en boudin, à peu près comme les perriquettes d'abbé, et les dames de la cour, qui n'auraient pas fait, à l'agrément des spectateurs de l'Opéra, le sacrifice de la moindre plume nichée sur la faite de leur coiffure, en vinrent, par esprit de flatterie, jusqu'à sacrifier leur chevelure elle-même. Elles se firent une mode d'une infirmité. La coquetterie montagnarde des bourgeois suivit la coquetterie intéressée des marquis; et la nouvelle mode, prenant fa-

veur sous le nom de *coiffure à l'enfant*, lit écrouler, dans l'été de 1780, les pous, les qu'es aco, les coiffures à la *Flore*, à l'*Eurydice*, à la *Jeannot*... Pour une qui s'en va, il en renaitra mille. On ne saurait donner l'idée de l'extrême variété et des fréquents changements de la coiffure à cette époque : la longueur des dénouements homériques ne viendrait pas à bout d'épuiser les noms que chaque année voit éclore. Nous en recueillerons quelques-uns parmi les plus saillants dans cette époque de la mode; si futiles qu'ils soient, ils réfléchissent l'esprit d'une époque : il y a des coiffures aux *plaisirs des dames*, à l'*urgence*, à la *paressieuse*. Si le vieil esprit gaulois est coupable des bonnets à la *fanfan*, à la *merluce*, à la *marmotte*, à la *debdèle*, aux *cerises*, aux *navets*, l'esprit subtilisé de l'époque se hâte d'effacer ces vulgarités, et de leur substituer le *bonnet artiste*, les bonnets aux *grandes prétentions*, au *bandeau d'amour*, à la *carnélie*, au *lever de la reine*. Il offre à celle qui est lasse de son bonnet à la *vestale*, le bonnet à la *noivce de Cythère* où à la *prêtresse de Vénus*.

— Quand la reine crée le joujou pastoral de Trianon et se donne le plaisir de descendre du trône pour aller en costume de fermière écrier une tasse de lait, la mode se met à tourner au chapeau : on a la coiffure à la *laitière* et à la *paysanne de cour*, expression dissuante très en rapport avec ces nouveaux goûts de royale bergérie.

Le théâtre est un grand pourvoyeur de nouveautés. La société du dix-huitième siècle, qui n'avait pas pour se distraire le compte rendu des discussions de la Chambre, le roman-feuilleton ou l'*Illustration*, se passionnait pour le théâtre, cabalait, faisait de l'opposition à l'occasion d'une actrice, tirait l'épée pour Gluck ou pour Piccini. Les actrices n'avaient pas les gros émoluments qu'elles ont de nos jours; je ne sais ce que pouvaient être leurs *feux*; mais l'ardeur de leurs admirateurs était telle qu'elle les mettait en position de tenir un état princier. Habituees à pousser plus loin que les femmes du monde les témérités de la toilette, elles devaient sans cesse fournir des sujets d'imitation à cette fureur d'innovation qui est le caractère de l'époque. Mademoiselle Contat créée, dans le *Mariage de Figaro*, les toques à la *Susanne*. Le *Barbier de Séville* fait adopter, par les dames, les chapeaux à la *Basile*, à larges ailes et à haute calotte. En 1787, une troisième pièce de Beaumarchais met à la mode le chapeau à la *Calpign* et celui à la *Tarare*, calotte de taffetas élevée de huit à neuf pouces, ceinte de trois larges rubans avec une échelle de nœuds de ruban sur le côté, et surmontée de grosses plumes (n° 8). Mademoiselle Contat consacre aussi, dans une comédie de Movel, les bonnets à la *Randan*. « La plupart de nos dames, dit un journal du temps, ont adopté ces coiffures, se persuadant qu'elles auraient l'air séduisant de mademoiselle Contat; mais, qu'on y prenne garde! avec ces coiffures il faut le ton le plus modeste, le plus décent, le plus ingénû, le plus liant, le plus circonspect; la moindre prétention marquée, la moindre affectation, donnerait un air fille. Il faut cette caudure, cette aimable franchise, cette véritable honnêteté des beaux temps de la chevalerie. » — Que de vertus exigées pour un bonnet! — « C'est, continue naïve-

prêtresse!! O Euripide! Ce pont de la sœur d'Orreste était un capot bouffant de gaze blanche enlauré d'une guirlande de leurs artificielles, avec une aigrette de plumes et de longues barbes de gaze tendantes par derrière. Du reste, cette coiffure de la famille était à quelques différences près la même chose que le bonnet à la *bernaise* de l'amiee 1787, et

dôme d'étoffe bouffante; on porte aussi un *chapeau-bonnette* dont les bords tombent en toit autour de la tête, à forme très-large et de l'aspect le plus disgracieux (n° 2 et 5). Sous cette fabuleuse machine on met une *cornette d'amour* en crêpe de couleur à gros plis, ou bien l'on garde un bonnet négligé du matin.

Dans ce champ restreint des ridicules du dix-huitième siècle que nous explorons, la moisson est si abondante, que, bien que nous ne fassions que glaner çà et là, le peu que nous avons recueilli ne peut être ici rolié en une seule gerbe. Nous sommes obligé de renvoyer à un autre article la fin de ce que nous avons encore à dire de l'histoire de la mode sous Louis XVI.

— 0 —

EXPLICATION DES FIGURES.

N° 1 (juillet 1788), chapeau au bateau renversé. Un voile de gaze blanche, attaché dessous le chapeau, tombe par derrière jusqu'à la ceinture. N° 2 (1789), *chapeau-bonnette*, par-dessus un bonnet, négligé du matin. — N° 3 (décembre 1786), *chapeau-bonnette*, à bords de satin rose, doublés de satin vert et à forme de gaze très-bouffante. Redingote de drap jaune citron à raies vert pomme; collet et parements fendus à la *marinière*; boutons de nacre de perle avec un petit rond d'or au milieu. On ne porte avec ces redingotes ni pelisses, ni mantelets, incouus aux Anglaises, de qui ou a emprunté la mode de ces redingotes. — N° 4 (avril 1787), chapeau de *sparterie*. Redingote de *gourgourran* changeant à deux collets; celui qui s'élève rose, celui qui est rabattu de *gourgourran* pareil; manches à la *marinière*; ganses d'or et soie attachées près des boutons pour réunir les deux côtes de la redingote. Petite veste de *gourgourran* rose; jupon de *gourgourran* blanc. Chemise à jabot coupé comme celle des hommes. Ample cravate. Gants couleur que de serin. — N° 5 (mai 1788), chapeau au bateau renversé. Bords de taffetas blanc double de rose, calotte d'un très-élevé taffetas vert pomme, ornée sur le devant d'une aigrette de plumes de coq, teintes en rose et parsemées de pailions d'argent. En dessous, une cornette à la *paysanne*, de gaze uie. Cheveux pendant par derrière à la *conseillère*. Ample cravate de gaze, formant fermant sur le devant un très-gros nœud. Jabot de dentelle à une chemise fendue comme les chemises d'homme, et qui ne se portent qu'avec les redingotes. Redingote de Pékin blanc, brodée en soie cramoisie et verte; collet, manches et revers vert pomme, ainsi que le jupon garni d'une frange de soie blanche. Souliers de pékin cramoisie. Long éventail cramoisie. — N° 6 (novembre 1787), chapeau *demis-bonnette*, à bords de taffetas jaune serin, garnis d'une blonde noire autour et ornée d'une aigrette de plumes de coq rouges et bleues. Cheveux tombant par derrière à la *conseillère*. Robe de pékin uie, coupée à l'anglaise; manches en sabot garnies de manchettes de gaze uie découpée; en dessous, corsage vert pomme lié d'une large ceinture Nakara, sur le devant de laquelle est un chiffre de diamants; jupon de mousseline bleu. Fichu un bouffant, attaché par une épingle d'or à l'ère très-large formant un chiffre. Gants longs en peau vert pomme. — N° 7 (1778), la loge de l'Opéra. — N° 8 (août 1787), chapeau à la *Tarare*. En taffetas vert pomme monté sur laiton, calotte élevée de neuf pouces, ornée sur le devant d'un bouquet de plumes et d'une échelle de rubans couleur queue de serin. Jupon de taffetas à raies violettes et queue de serin. Demi-redingote en taffetas à raies violettes et queue de serin. — N° 9 (1788), bonnet turban, de taffetas ceint d'une *banderole* de gaze blanche, et surmonté de quatre plumes blanches. Cheveux flottants par derrière, liés d'un coulant d'acier. *Caraco* de pékin bleu à manches longues,



Histoire de la mode. — N. 7. La loge de l'Opéra (1778.)

ils se rapprochaient tous deux du bonnet à la *Randan* que nous citons tout à l'heure. Si l'on voulait donner la liste de tous les noms de modes empruntés au théâtre, il faudrait nommer toutes les pièces qui eurent alors du succès. La géographie est aussi d'une grande ressource; elle fournit les bonnets à la *turque*, à l'*Espagnole*, à la *Philadelphie*... Enfin, un beau jour, comme si la mode épuisée n'avait plus de nous pour désigner ses capricieuses inventions, on s'avise d'un bonnet anonyme.



Histoire de la mode. — N° 8. Chapeau à la Tarare (août 1787).



Histoire de la mode. — N° 9. Bonnet turban (1789).



Histoire de la mode. — N° 10. Demi-bonnet; chapeau à soufflet (1789).

ment le journaliste, parce que nombre de courtisanes de la capitale, qui les ont portés, manquaient de ces précieuses qualités, qu'elles ont été hucées. Ces dames se seraient-elles flattées de rappeler les respectables dames de la cour de François I^{er}! — A l'occasion de l'opéra de Gluck, on inventa un bonnet à l'*Iphigénie*, et, faut-il le dire, un *pouf à la grande*

Vers 1776, nous avons vu la mode extravaguer par la hauteur des coiffures pyramidales; dix ans plus tard, sa folie s'exerce dans un autre sens. A partir de 1786, c'est l'ampleur des chapeaux et des bonnets qui, à son tour, est portée à un point inimaginable, et règne ainsi plusieurs années. Les chapeaux ressemblent à un parasol surchargé d'un

parements de couleur pourpre. Jupon de lion blanc. Fichu de gaze, brodé en soie bleu, très-bouffant, dont la pointe tombe très-bas par derrière, et dont les bouts se perdent par devant sous la pièce d'estomac de pékin blanc. N° 10 (1789), le demi-bonnet se porte avec des vêtements de couleur. Chapeau à soufflet, de taffetas blanc bordé et coupé au milieu d'un ruban noir; forme bouffante de gaze uie.

ABONNEMENT POUR LA DEUXIÈME ANNÉE, aux bureaux, 60, rue RICHELIEU.

ABONNEMENT

ABONNEMENT

POUR PARIS :

6 FRANCS PAR AN.

POUR LES DÉPARTEMENTS :

8 FRANCS PAR AN.

L'IMAGE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ÉDUCATION, D'INSTRUCTION ET DE RÉCRÉATION,

Avec un grand nombre de gravures pour l'ornement et l'éclaircissement du texte.

Les TROIS MILLE PREMIERS SOUSCRIPTEURS ont reçu trois des six volumes de la charmante collection du NOUVEL AMI DES ENFANTS, par M. SAINT-GERMAIN LEDUC, qui se compose des volumes suivants :

PREMIÈRE SÉRIE. Tomes I-III. Les Voyageurs de Paris à Versailles. Abonnés du premier âge : Tome I. Une Visite au chemin de fer. Tome II. Les Tissus. La cotte, la soie. Tome III. Les Tissus. Histoire de quelques inventions. Le prix de chaque volume est de 1 franc 50 centimes, soit 4 francs 50 centimes chaque série. ...

COMPLET.

En vente à la librairie PAULIN et LE CHEVALIER, rue Richelieu, 60.

COMPLET.

PRINCIPALES DIVISIONS

NOMS DES AUTEURS

DE L'OUVRAGE.

DE PATRIA.

Géographie physique et mathématique. — Physiologie du sol. — Météorologie. — Géologie. — Géographie botanique. — Zoologie. — Agriculture. — Industrie minière. — Travaux publics. — Finances. — Commerce et Industrie. — Administration intérieure. — Etat maritime. — Etat militaire. — Législation. — Instruction publique. — Géographie médicale. — Population. — Ethnologie. — Géographie politique. — Paléographie et Numismatique. — Chronologie et Histoire. — Histoire des religions. — Langues anciennes et modernes. — Histoire littéraire. — Histoire de l'architecture. — Histoire de la sculpture et des arts plastiques. — Histoire de la peinture et des arts du dessin. — Histoire de l'art musical. — Histoire du théâtre. — Colonies.

PATRIA

ÉPIGRAMES : LA FRANCE... le véritable soldat de Dieu. (SHAKESPEARE, King John.) Le plus beau royaume après celui du ciel. (GROTIUS, De jure belli et pacis.)

LA FRANCE ANCIENNE ET MODERNE

MORALE ET MATÉRIELLE

Une Collection encyclopédique et statistique de tous les faits relatifs à l'histoire intellectuelle de la France et de ses colonies.

N. B. — A chacun des titres qui précèdent, il faut constamment ajouter ces mots : DU LX OU EN FRANÇAIS, afin d'attribuer à ces titres leur véritable sens.

UN TRÈS-FORT VOLUME PETIT IN-8 (relié en un seul volume ou cartonné en deux parties), format du MILLION DE FAITS, de 2,800 colonnes de texte, renfermant en outre plus de 400 colonnes pour une table analytique des matières, une table des figures, un état des tableaux numériques, et un index général alphabétique. — Imprimé en caractère romain. — Orné de plus de 360 gravures sur bois, de cartes et de planches coloriées, et contenant la matière de 16 forts volumes in-8. Prix : broché en deux parties, 18 FRANCS; franco par la poste, 22 FRANCS, sur demande accompagnée de mandat; élégamment cartonné avec toile anglaise, 26 FRANCS.

TOME 1^{er} COMPLET. — TRAITÉS 1 A 50.

INSTRUCTION POUR LE PEUPLE. — CENT TRAITÉS SUR LES CONNAISSANCES LES PLUS INDISPENSABLES.

Ouvrage entièrement neuf, avec des gravures intercalées dans le texte.

Chaque livraison hebdomadaire, composée d'une feuille grand in-octavo à deux colonnes, petit texte, contient la matière de plus de cinq feuilles in-octavo ordinaire, et reforme un Traité complet.

LISTE DES TRAITÉS 1 A 50 COMPOSANT LE TOME PREMIER DES CENT TRAITÉS.

Table with 3 columns: Sciences mathématiques et physiques, Sciences naturelles et médicales, and Histoire - Géographie - Statistique. Lists various scientific and historical topics and their authors.

Conditions de la Souscription.

L'INSTRUCTION POUR LE PEUPLE, ou CENT TRAITÉS sur les connaissances les plus indispensables, formera 2 volumes grand in-8 imprimés en caractères neufs, sur deux colonnes, et ornés de gravures sur bois dans le texte. — Chaque traité, contenu dans une feuille, renfermera la matière de plus de 5 feuilles in-8. — L'ouvrage sera publié en 100 livraisons d'une feuille chacune à 25 centimes. — Il paraîtra une livraison, quelquefois deux, chaque semaine. — En payant d'avance 25, 50 ou 100 livraisons à raison de 50 centimes par livraison, on les reçoit franco par la poste. — Tout demande de souscription doit être faite par lettre affranchie, accompagnée d'un mandat sur la poste à l'ordre des éditeurs.

1 franc le volume au lieu de 7 fr. 50 c.

BIBLIOTHEQUE CAZIN.

1 franc le volume au lieu de 7 fr. 50 c.

NOUVELLE BIBLIOTHEQUE DES MEILLEURS ROMANS ANCIENS, MODERNES ET CONTEMPORAINS, FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

LISTE DES OUVRAGES PUBLIÉS. — CHAQUE VOLUME CONTIENT LA MATIÈRE D'UN VOLUME IN-8 ET SOUVENT AVANTAGE.

Table listing various books from the Cazin library, including titles like 'Jérôme Paturot', 'Le Diable amoureux', 'Le Chevalier de Mazarin', etc., and their authors.

En tout 110 volumes publiés pour 110 francs, au lieu de 8 ou 900 francs.

SOUS PRESSE :

Les œuvres choisies de Bernardin de Saint-Pierre, Fénelon, de Topffer. — Des traductions des meilleurs romans de miss Inchbold, madame de Krüner, Manzoni, Swift, Sterne, Tasse, Le Sage, Xavier de Maistre, etc., etc. — Les œuvres complètes de Burney, Cervantes, de Fuë, Fielding, Goëthe, Hoffmann, miss Zscheke, etc., etc.

Agneau à double corps.

L'agneau dont nous publions la figure est une des nombreuses anomalies que la nature produit assez fréquemment et qui donnent tant à penser à l'observateur.
Ce phénomène est né aux environs de Paris il y a quelques

semaines. La brebis qui l'a mis bas ne pouvait se débarrasser de son fardeau, et en venant à son aide, les bergers ont arraché deux pattes de l'agneau, qui est mort quelques secondes après sa naissance.



Le monstre se compose de deux corps de femelles, parfaitement organisés, à partir de la base du cou, que réunit le thorax, et qui n'ont qu'une seule tête. Il résulte de sa structure qu'il ne pouvait vivre. Les pattes de devant, par une disposition inverse, étaient placées sur le dos. En le dépoil-

lant, on n'a trouvé sous la peau aucun rudiment d'une seconde tête, quoique, en pareil cas, ce rudiment se rencontre parfois.

On doit à M. Ed. Verreaux l'habile préparation de la brebis à double corps.

Les supercheries littéraires dévoilées. Galerie des auteurs apocryphes, supposés, déguisés, plagiaires, et des éditeurs infidèles de la littérature française pendant les quatre derniers siècles, ensemble les industriels littéraires qui se sont anoblis à notre époque; par M. J. M. QUÉRARD. — Paris, 1847 et 1848.

Nous avons annoncé à diverses reprises la mise en vente des premières livraisons de cet ouvrage, auxquelles nous empruntons en passant quelques révélations curieuses. Dans le principe, les *Supercheries littéraires dévoilées* étaient intitulées les *Auteurs apocryphes, supposés, déguisés, plagiaires*, et ne devaient former qu'un volume. Non content de changer de titre, M. Quérard a fait subir au plan primitif des modifications considérables. De combien de volumes se composera maintenant son ouvrage? Il n'a pas comblé ce secret à ses nombreux souscripteurs. Tout ce que nous savons, c'est que le tome premier, aujourd'hui entièrement terminé, n'a pas moins de trente-huit feuilles, et ne comprend que les quatre premières lettres de l'alphabet. L'auteur donne de tels développements à son travail, que l'article *Alexandre Dumas* rempli à lui seul deux cents pages. Il est vrai que le sujet prêtait.

Le premier volume s'ouvre par une longue introduction où M. Quérard a peut-être eu le tort de citer trop d'articles de journaux, et qui est divisée en six chapitres : les ouvrages apocryphes et les auteurs supposés, les pseudonymes, les plagiaires, les vols littéraires, les imposteurs en littérature et les éditeurs infidèles, tels sont les sujets de ces six chapitres, qui soulèvent et résolvent de graves questions littéraires. Nous ne partageons pas, quant à nous, toutes les opinions de M. Quérard; mais nous ne pouvons qu'applaudir à ses efforts si courageux et si persévérants pour « ôter le masque de la plus grande partie des littérateurs qui occupent actuellement le public. » Nous ne ferons qu'un emprunt à cette introduction si remplie de faits. Après avoir cité deux articles sérieux et plaisants tout à la fois publiés par le *Spectateur*, au mois d'octobre dernier, sur la nouvelle noblesse, M. Quérard continue en ces termes :

« Avant 1850, nous avions eu de loin en loin des écrivains que l'amour de la particularité avait séduits. Ce n'était alors que des exceptions. Aujourd'hui on composerait un volumineux armorial de gens lettres anoblis de *proprio motu*. Nous avons donc aujourd'hui un nombre assez considérable d'écrivains dont le nom de famille sont dissimulés sous des initiales, tandis que les noms de villes, de villages, de hameaux où ils sont nés sont imprimés en toutes lettres sur le titre de leurs productions. Nous bûsons à regret la remarque que de graves savants ont sacrifié aussi à cette noblesse, épidémie fiévreuse de l'époque, et nous allons en exhiber la preuve avec le plus d'intégrité possible, en citant ici quelques-uns des noms des délinquants qui sont venus ajouter aux difficultés de notre livre histoire littéraire : *Beauregard* (Rosemond) dont les journaux indiscrets nous ont appris le véritable nom ; *Brun*, dit *Bungin*, de *Blancville* (Bucrotay, né à Blainville); *Borel d'Arlet*, tandis que son frère ne porte que le nom de *Petrus Borel*; *Chaviv de Mison* (Chaviv, de Malan); *Collin de Plancy* (Collin, de Plauzy); *P. de Colombay* (Pernot, né à Colombey, en Lorraine); de *Dombasle* (Mathieu, né à Dombasle, Lorraine); *Dufour de Vallée* (Fancher de Lempiès, deux superlatifs tirés des lieux de naissance); *Garcin de Tassy*, dont le vrai nom est *Garcin* tout court, au plus, *Garcin-Tassy*, attendu qu'en épousant la fille d'un négociant, si honorable que soit ce négociant, on n'acquiert pas pour cela le droit de prendre une particule qualificative; *Genly de Tassy*, un lieu de Genly, de Choisy; de *Gerardo*, un lieu de Degerando; *Lerat de Magniot*, *Leroux de Lincy*, *Loyau de*

Lacy, etc.; *Roger de Beauvoir* (Edouard Roger); *Vallet de Viriville*, et de *Viriville* (Vallet, né à Viriville); de *Villemessut*, connu autrefois comme marchand de rubans, à Blois, sous le nom de *Cartier*, etc., etc. »

Dans son article sur Alexandre Dumas, M. Quérard, qui a comblé soixante-quatorze collaborateurs du plus fécond de nos écrivains, et indigné tous les ouvrages qu'il nous fait en société, donne un aperçu exact de ce que contiendraient à former une bibliothèque, soit publique soit particulière, composée exclusivement des ouvrages publiés par M. Alexandre Dumas, de 1825 jusqu'à la fin d'avril 1847. Cet aperçu, que nous lui empruntons, et ne comprend, dit-il, que les éditions *principes*, les seules que les bibliophiles recherchent aujourd'hui, celles qui ont fait assés la prospérité des cabinets de lecture, enfin celles du royal bûnime en octavo à couvertures jaunes, qui est devenu la formule favorite adoptée par la nouvelle école. Or, ajoute-t-il, voici le prix de la collection des ouvrages publiés jusqu'à ce jour par M. Dumas dans un format ordinaire, l'in-octavo :

Poésies,		2 fr. 50 c.
Théâtre { 10 vol. in-8,	75 fr. »	105 70
{ 21 pièces non réunies,	50 70	
Romans,		1,192 50
Mélanges,		210 10
Histoire,		177 »
		1,687 fr. 80 c.

« 1,687 fr. 80 c., nous ne dirons pas, comme M. Janin, dans un moment d'humeur (*Journal des Débats*, 7 août 1845), et pour ne pas avoir une bonne page de prose, pas une idée neuve, pas un proverbe, pas un bon vers »; mais nous dirons, pour ne pas avoir un seul des grands maîtres de notre littérature, et, certes, avec cette somme, on pourrait se former une bonne bibliothèque; seulement... notre époque ne s'y trouverait pas *symbolisément*.

Des cartons publiés avec la dernière livraison du premier volume ont rectifié diverses erreurs commises dans le cours de ce volume, et que nous devons rectifier à notre tour. Ainsi, d'après M. Quérard, mieux informé, M. le baron de Bazancourt a bien réellement le droit de porter ce nom et ce titre. Il est le neveu de MM. Barante et Mole, et le frère de madame la comtesse Louise d'Arbouville, femme du maréchal de camp de ce nom, laquelle a publié de charmantes nouvelles, qu'elle avait eu la modestie de ne pas signer. M. Quérard avait pris pour son nom véritable le pseudonyme (Victor Bouin) de l'auteur de *L'Escadron volant de la Merne* et de *l'Histoire de la Sicile sous la domination des Normands*.

Le tome second des *Supercheries littéraires* est en cours de publication. Treize feuilles ont déjà paru, et la dernière page de la troisième feuille se termine avec les derniers noms de la lettre G. Nous lui emprunterons les révélations suivantes :

Un *Electeur de Paris*. Pseudonyme (S. M. Louis-Philippe 1^{er}, roi des Français). L'ouvrage publié par S. M. Louis-Philippe sous ce pseudonyme avait pour titre : *Un Electeur de Paris au général Lafayette sur le programme de l'Hôtel de Ville*, de l'imprimerie de Paul Renouard, à Paris. Chez tous les libraires; 50 juin 1825; in-8 de dix-neuf pages; 50 c. De grandes précisions furent prises, dit M. Quérard, pour rien ne pût décevoir de quelle plume sortait cet écrit. M. Fain, imprimeur de la liste civile, fut chargé de choisir un de ses confrères auquel on pût le confier. M. Quérard cite de longs fragments de cette lettre curieuse, aujourd'hui fort rare, et il annonce que, dans le cours de son ouvrage, il aura occasion de citer, sous divers noms, des ouvrages considérés comme étant de Sa Majesté, et d'autres auxquels elle aurait eu une grande part.
Jules Ferry; pseudonyme. Etienne Arago.

Mademoiselle Flore, du théâtre des Variétés; auteur supposé. MM. Marion du Mersan et Gabriel.

Madame Evygasé Foa; pseudonyme. Eugénie Rebecca Rodrigues, dame Gradis.

Fouché, duc d'Ortranto (Mémoires); auteur supposé. Alphonse de Beauchamp.

Le général Foy (Mémoires de la guerre de la Péninsule sous Napoléon); auteur supposé. MM. Tissot, Etienne et autres. — *Un Français* (Opinion d'un Français sur l'acte additionnel aux constitutions de l'empire, 1814); auteur déguisé. Le comte N. de Salvandy.

Galland (nouvelle suite des Mille et une Nuits); apocryphe. P. L. Goulliart, professeur de *Guarai*; pseudonyme. Paul Chevallier.

Grault Davinier (Traité complet d'orthographe d'usage); plagiaire. P. Alex. Lemare.

M. Quérard dit-il nous accusé de camaraderie dans ces notes si inutiles dont il se montre toujours trop prodigue, nous ne pouvons nous empêcher de recommander à tous les bibliographes ses *Supercheries littéraires dévoilées* comme une œuvre remarquable de patience et d'érudition, qui contient surtout une masse énorme de documents, en grande partie inédits, sur les mystères littéraires de notre époque.

Principales publications de la semaine.

SCIENCES ET ARTS.

Instruction pour le peuple. Cent traités sur les connaissances les plus indispensables. 67^e livraison. — *Enseignement classique*. In-8 de 16 pages. Traité 55. Signé : ALBERT ALBERT. — Paris, Paulin, et Le Chevalier.

Histoire naturelle de Pérou, avec la traduction en français; par E. LITRE, de l'Institut, etc. Tome 1^{er}. Un vol. in-8 de 703 pages. — Paris, Paulin et Le Chevalier.

Collection des auteurs latins, publiée sous la direction de M. NISARD. Cette collection se composera de 27 vol. in-8 jésus. — *Manuel général de musique militaire à l'usage des armées françaises*, comprenant : 1^o l'esquisse d'une histoire militaire chez les différents peuples, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours; par GEORGES KASTNER. Un vol. in-4^e de 414 pages. — Paris, Firmin Didot.

GÉOGRAPHIE, HISTOIRE.

Géographie départementale de la France, comprenant, etc., publiée sous la direction de M. BARRIS et de M. QUANTIN. — *Département de l'Oise*. Un vol. in-12 de 596 pages, plus une carte. — Paris, Paulin et Le Chevalier.

Essai sur les Aspres comenats, ou blancs d'argent, de Trebisonde; par de PFAFFENHOFER. (Essai sur les monnaies d'argent de Trebisonde). In-4^e de 104 pages, avec 18 pl. — Paris, Rollin.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.
Pas de bonheur qui ne soit suivi de chagrins.

ON S'ABONNE chez les directeurs de Poste, aux Messageries, chez tous les principaux libraires de la France et de l'Etranger, et chez les correspondants de l'Agence d'abonnement.

JACQUES DUBOCHET.

Tire à la presse mécanique de LAGRANGE fils et Compagnie, rue Danielle, 2.